

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

---

(NOUVELLE SERIE)

---

TRENTE-NEUVIÈME NUMERO

---

OCTOBRE 1889

---

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1889

---

*Permis d'imprimer :*

† EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

# MISSION D'ATHABASKA—MACKENZIE.

(NORD-OUEST)

LETTRE DU RÉV. PÈRE DESMARAIS, O. M. I. A MGR CLUT.

Lesser Slave Lake, viâ Calgarry and Edmonton, N. W. T.

Le 22 avril, 1888.

A Sa Grandeur Mgr Clut, Evêque d'Arindèle.

*Monseigneur et bien aimé Père,*

Je suis en possession de vos deux lettres depuis quelques temps et j'y répons par la première occasion. Je ne sais comment vous remercier de toutes vos bontés à mon égard : merci, Mgr, de l'intérêt que vous avez pour ma chère mission, et surtout pour mes chers petits sauvageons. L'hiver est passé, et les beaux jours du printemps font reparaitre les beautés de la nature, sans alléger, hélas ! le poids de mes misères. La disparition précoce de la neige et quelques jours de chaleurs torrides ont suffi pour faire perdre une grande quantité de poissons, que nos chers sauvages espéraient manger, quand le poisson frais n'abonderait plus. Il n'y a pas eu famine complète, mais nos gens ont été et sont encore réduits à ne manger que de mauvais poissons. Les chers sauvages n'ont jamais été si pauvres : il n'y a pas eu d'animaux à fourrures, cet hiver ; les originaux ont aussi fait défaut. De là la difficulté de se procurer des souliers. Mais les plus malheureux de tous sont toujours les enfants : pas de vêtements, pas de souliers, et... pas beaucoup de quoi manger, voilà le sort qui leur est échu !— Je n'ai plus ni patates, ni navets à leur donner : il faut maintenant attendre à l'automne prochain pour en avoir. Que faire donc pour les soulager ? J'ai encore un peu de riz que j'ai ménagé comme la prunelle de mes yeux, et j'ai des vaches qui me donnent du lait : je vais partager cela avec eux. La divine Providence ne m'abandonnera pas, c'est là toute mon espérance.

Jamais nous n'avons nous-mêmes été si pauvres que nous

le sommes cette année. Et jamais non plus nous n'avons eu plus de difficulté pour soutenir la lutte avec le protestantisme. Je vous disais tout à l'heure que jusqu'à présent je n'ai eu que des patates et des navets à donner à mes enfants, afin de les empêcher d'aller chez le ministre : mais ce dernier leur offrait toute sorte de hardes. Il est allé plus loin encore : il leur offrait de les garder chez lui, de les bien nourrir et de les habiller. *Deo Gratias!* Le bon Dieu n'a pas permis qu'il en fût ainsi : les enfants sont venus à la Mission et y viennent encore. Cependant ils espèrent que je leur donnerai quelque chose un jour ou l'autre. "In te Domine speravi, non confundar in æternum." Oui, le Seigneur entendra ma prière et mes pauvres petits enfants des bois seront secourus et encouragés. Vous savez, Mgr, vous dont les cheveux ont blanchi au milieu des pauvres sauvages, vous savez toute l'affection que le missionnaire éprouve pour ces chers enfants. Avant de me trouver au milieu d'eux, je ne croyais pas qu'il pouvait en être ainsi, mais je le crois à présent et je voudrais donner pour eux jusqu'à la moëlle de mes os, pour leur faire tant soit peu de bien, au double point de vue temporel et spirituel.

Je me propose de faire un grand jardin, et tout cela, vous le savez, Mgr, ce sera pour mes chers enfants. Si je ne puis leur fournir tout ce dont ils ont besoin, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait ce que j'aurai pu. Je laisserai à la divine Providence le soin de faire le reste.

Pour venir en aide à nos chers chrétiens, ou plutôt pour faciliter le salut de ceux d'entre eux qui sont le plus éloignés de l'église et le plus exposés aux suggestions erronées du protestantisme, Mgr Faraud a jugé à propos de bâtir une chapelle à la Rivière du Cœur, où est établi le ministre. C'était donner la chair de poule à ce Révérend. Aussi, si je n'avais pas bien pris mes mesures, je n'aurais peut-être pas réussi à avoir une place pour bâtir, bien qu'il n'y eût que des catholiques dans la localité. Heureusement ses manœuvres sont arrivées trop tard : mon marché était fait, et j'étais prêt à transporter tout le bois nécessaire à la construction. Tout le bois était équarri et rendu sur la glace et tous, même le ministre, ignoraient ce que je voulais faire. Nous avons

parlé d'agrandir notre église et on pensait que c'était là le but de nos travaux. Le ministre se demandait toutefois à quoi il était bon d'agrandir notre église, car il croyait avoir gagné une vingtaine de familles en allant s'établir au milieu d'elles. Mais quand il m'a vu transporter du bois de bâtisse vers sa demeure, il n'était plus dans son assiette et, n'étant pas encore certain que j'avais acheté le terrain, il se rendit chez un vieux sauvage, Paul Kamiyotakeeski (celui qui pose bien le pied en marchant) et lui conseilla de ne pas me vendre de terrain, disant que plus tard il pourrait le vendre à des anglais qui le payeraient davantage. "Je le lui ai déjà vendu, répondit le vieux, et nous sommes bien contents d'avoir une église et un prêtre près de nous." Quel déconfiture pour le Révérend ! Si mon terrain n'avait pas été acheté et payé, peut-être qu'il m'en aurait coûté davantage, peut-être même que je n'aurais pas pu l'avoir. La Compagnie voulait même empiéter sur le terrain que nous voulions acheter. Vous voyez donc, Monseigneur, que nos difficultés ne diminuent pas : le diable fait tous ses efforts pour nous empêcher de réussir. J'ai pu transporter en six jours tout le plus gros bois de la bâtisse qui doit avoir 40 pieds sur 24. Mais je n'ai pas fait équarrir ce bois et préparer les autres matériaux pour des prières.

Je vous ai dit que je comptais sur la divine Providence, je n'ai rien pour payer et je n'ai pas une bouchée de vivres à donner, voilà ma position ! Je puis bien élever les murs, comme j'ai pu transporter le bois dans l'eau glacée jusqu'à la cheville du pied. Mais qui me donnera de quoi l'orner ? qui me donnera une cloche pour appeler nos chers chrétiens aux heures marquées pour la prière ? Qui me donnera un beau chemin de croix, des statues, des ornements, des fleurs, en un mot, tout ce qu'il faut pour rendre notre petite chapelle le moins indigne possible de la présence de N.-S. ? Qui me donnera tout cela ? Je compte un peu sur la générosité de mes compatriotes.

Etant presque le seul prêtre canadien dans cette partie la plus pauvre du monde, j'ose espérer qu'ils secondront mes efforts pour soutenir la cause de N.-S. et m'aider à travailler davantage au salut des âmes. Je compte aussi sur vous, Mgr,

sur les bons conseils que vous savez toujours donner avec discrétion et à-propos.

Voilà, Mgr, quelques détails qui vous donneront la mesure de nos difficultés et de nos luttes. Faites de cette lettre ce que bon vous semblera. Je suis si occupé que je n'ai pas le temps de faire du style : j'envoie le fond ; mais je n'ai pas le temps d'y mettre la forme. Je n'écris pas pour la publicité ; j'envoie des détails trop réels, mais il faut le dire, puisque vous m'y invitez. Je laisse à votre bonté et à votre savoir le soin de faire ce que vous voudrez de cette lettre. Je reçois toujours vos avis avec joie, ne craignez pas de me les donner.

Lé 29 du courant, le bon P. Dupin me quittera pour le Vermillon et je resterai seul jusqu'à l'arriver du bon P. Collignon, nommé Supérieur du district de la Rivière à la Paix. Le P. Laity est destiné au fort Smith et le P. Jossard au Vermillon. Je ne saurais vous dire la peine que j'éprouve à la pensée d'avoir à être seul durant l'été, surtout lorsque je vois tant de travaux à faire et tant de tracasseries à supporter de la part de nos gens et de nos ministres. Priez donc pour moi, Mgr, afin que le courage ne me fasse pas défaut. Le P. Dupin m'a laissé durant un mois de l'hiver passé. Il est allé au lac des Esturgeons où il donna une petite mission. Le Bon Dieu semble avoir béni ses efforts. Il fit dix-sept baptêmes y compris celui de plusieurs adultes de 40 à 80 ans. Un peu avant son retour je fus appelé pour une malade à 50 milles sur les bords du Lac. Je partis à 2 heures p. m. et à 9 heures j'étais bien à 30 milles de la mission, quand nous enfonçames mon guide et moi. Nous avons failli y perdre la vie. Il nous fallut rebrousser chemin jusqu'à environ 6 milles. Là, se trouvait une maison où nous pûmes faire sécher nos habits et nos couvertes, et nous coucher. Le matin en passant où nous avons la veille failli perdre la vie, nous avons trouvé que l'eau avait vingt pieds de profondeur. Vous savez que, sur notre lac, il y a certaines places où l'eau est toujours comme en ébullition, c'est-à-dire que des sources d'eau chaude empêchent la glace de se former. Le soir nous ne voyons pas ces mauvais trous surtout quand la lune nous prive de sa lumière, ce qui était le cas pour nous. J'ai pu

donner les Sacrements à ma malade et à mon retour je n'ai pas manqué de remercier N. S. J'ai appris avec plaisir qu'il y avait deux harmoniums au Landing ; une pour Dunvéguou et l'autre pour St-Bernard. Merci, Monseigneur.

J'espère que les grandes dames de Montréal ne manqueront pas de m'envoyer bien des choses pour mes enfants. Si cela pouvait être au Landing au plus tard au mois d'août, je pourrais l'avoir à l'automne ; car je crois que les barges de la Cie feront encore le service cette année, l'eau est déjà trop basse pour le *steam-boat*. J'allais oublier de vous dire que j'ai fait équarrir le bois nécessaire à une maison d'école. Elle aura 30 pieds sur 24. Je vais tâcher de la faire à deux étages. Comme je vous l'ai dit pour la chapelle de la Rivière du Cœur, ici encore j'attends tout de la divine Providence pour payer tout cela. J'espère cependant obtenir quelque chose du gouvernement. Nous avons nourri une vingtaine d'enfants tout l'hiver.

Adieu, Mgr ; bonne santé ! Bénissez-moi et bénissez toute notre Mission.

Tout à vous,

A. DESMARAIS, Ptre, O. M. I.

---

LETTRE DU R. PÈRE DE KÉRANGUÉ, O. M. I.

A MGR. I. CLUT, O. M. I.

ST RAPHAEL, 23 AOUT, 1888.

Monseigneur et vénéré Père,

J'ai reçu les deux lettres que votre Grandeur a daigné m'écrire. Je vous en remercie de tout mon cœur et m'empresse de vous en accuser réception. Merci de l'intérêt constant que votre paternité daigne porter aux pauvres missionnaires presque perdus sur les flancs des Montagnes Rocheuses dont l'abord est si pénible.

J'espère que le R. P. Lecompte va écrire à votre Grandeur, vous expliquant, en détail, tous ses travaux de l'hiver dernier, et les rigueurs d'un jeûne rigoureux qu'il a dû subir.

Malgré son manque de provisions, il a trouvé assez de dévouement, de courage et d'énergie pour fabriquer tous les bardeaux nécessaires pour recouvrir notre chapelle. C'était une réparation urgente. Pendant que le Père Lecompte était occupé à St Paul, je fus dans une solitude complète à St Raphaël, où trois mois durant, je n'eus pour compagnon que l'enfant de Jacob, qui, guéri au bout de six semaines, alla enfin, au Lac la Pêche, rejoindre sa tante.

Le bon Dieu, admirable dans sa sagesse, voulut m'occuper jusqu'à l'arrivée du Frère Marc, du Lac la Pêche. J'eus de nouveau la visite de la maladie dont j'avais souffert, il y a deux ans. Cette rechute fut moins violente et moins longue que ma première maladie. Cependant, pendant 15 jours, je dus garder le lit, et rester absolument seul.

Le bon Dieu connaissait ma position ; je m'y résignai, bien assuré que tout cela, ainsi ménagé par la Providence divine, pouvait contribuer puissamment à ma sanctification. Je suis encore vivant.

A mon grand regret, je dus laisser le frère Marc tout seul, pendant 15 jours, afin de profiter du steamboat qui descendait au Fort Wrigley ; je partis d'ici le premier juin, en canot, avec deux jeunes sauvages, et arrivai le 5 au Sacré-Cœur, où M. Camsell me reçut avec sa courtoisie accoutumée. Je ne trouvai là que les Indiens et les blancs engagés ; tous, d'ailleurs, profitèrent de ma présence pour s'approcher des sacrements. Dix jours plus tard, je descendis à Notre-Dame du Sacré-Cœur, où Bompas, le ministre Garton et le maître d'école Allen faisaient grand étalage de farine, sucre, thé et autres effets, afin de paralyser mon ministère. Mais sans me troubler de leurs richesses et de leur loquacité, je fis bien paisiblement l'œuvre de Dieu, et baptisai 3 adultes mariés et 4 ou 5 enfants. Tous les soirs, la maison de Jonny (Jonny et Lucienne sont deux orphelins recueillis autrefois par le R. P. de Kérangué) était remplie de monde ; pendant la journée, j'instruisais en particulier ceux qui venaient me voir. Un jour que ces personnes sortaient de la maison, Lucienne les entendit se faisant ces réflexions : " Ici on comprend ce que c'est que Dieu et sa religion, mais là-bas, chez Allen et les ministres, nous ne comprenons rien. " Ils

venaient ensuite parler longuement avec moi, et me disaient : " Cependant nous t'aimons, ta prière, ta religion est la meilleure, mais tu es avare, tu ne donnes ni farine, ni sucre, etc... tu devrais partager avec nous ce que tu possèdes." Je vous assure que mes réponses courtes et solides étaient comprises, quoiqu'elles n'eussent pas l'avantage de satisfaire tout le monde.

Une autre objection qu'ils me font encore : " Tu ne restes pas ici, tu ne fais qu'une courte visite, tandis que le ministre s'est bâti une grande maison où il reste pendant toute l'année à notre disposition." Il m'était bien difficile de leur faire comprendre l'impossibilité de demeurer habituellement avec eux.

Croyant que Votre Grandeur allait mieux, je l'attendais cet été. Je leur avais donné l'espérance de vous voir ce printemps. Déception !...

Jonny et Lucienne ont fait un bien immense à ces Indiens. Après Dieu, c'est à eux que je dois d'en posséder encore quelques-uns, malgré les tracasseries qu'ils ont endurées de la part des ministres et d'Allen. Que le bon Dieu le leur rende au centuple !

L'automne dernier, un jeune marié catéchumène catholique tomba dangereusement malade. Allen le visita souvent, lui apportant des remèdes, du sucre, du thé, etc. Cependant la maladie s'aggravait de plus en plus. Jonny, sa femme et Marie, leur petite orpheline, commencent une neuvaine pour obtenir sa guérison. Lucienne le soigne jour et nuit, fait en sa faveur le sacrifice des quelques remèdes qui lui restent. Trois jours après le malade est mieux. A la fin de la neuvaine, il était guéri, et apprenait avec bonheur les prières que Jonny lui enseignait. Ce printemps, ce jeune marié n'a pas manqué un seul exercice de la mission. Daigne Dieu lui accorder la persévérance !

Quand je quittai ces bons Indiens, je leur promis de revenir le plus tôt possible. Hélas ! Ce ne sera pas avant le printemps 1889. Et le loup est dans la bergerie ! Ah ! quand donc y aura-t-il un Père résident à Notre-Dame du Sacré-Cœur, et un autre au Sacré-Cœur de Jésus ? Il n'y aurait bientôt qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Nous prions ici dans

ce but. Que là-bas Dieu bénisse votre parole et exauce vos prières, afin que vous puissiez bientôt nous revenir accompagné de nombreux ouvriers. La moisson est mûre, mais malheureusement, faute de moissonneurs, les épis tombent par terre.

Revenu au Fort Simpson, je continuai la mission, reçus deux nouvelles abjurations, baptisai, sous condition, un veuf et ses deux petits enfants ; puis fis faire la première communion à une femme que j'avais dû laisser à l'épreuve pendant trois ans.

Monseigneur, Votre Grandeur a l'insigne avantage de vivre au milieu d'un peuple chrétien et dévoué aux missions. Sans nul doute, votre dévouement embrasse tous nos intérêts ; mais, permettez-moi, cependant, de vous signaler quelques-uns de nos pressants besoins.

A Notre-Dame du Sacré-Cœur, dénûment absolu, tout est à faire, et le plus tôt possible. Il faudrait donc une chapelle complète, comprenant missel, ciboire, encensoir, chandeliers et croix d'autel, chape, bénitier, calice, livres de chant réunissant dans un seul volume Graduel, Vespéral. Je ne désire rien de neuf, il suffit que ce soit décent. Il me faudrait absolument les outils nécessaires pour faire, en faveur de cette mission, les travaux qui doivent la rendre digne de notre foi. Avec ces efforts de notre part, aidé de la grâce de Dieu, un missionnaire pourra dès l'été prochain se fixer ici d'une manière convenable et accomplir l'œuvre de Dieu.

Pour la mission du Sacré-Cœur, au Fort Simpson, il faudrait une cloche de 50 lbs, une chape blanche, un missel contenant les nouveaux offices, un bénitier, et un chemin de croix. Pour moi-même, un bréviaire avec les offices récents et les offices votifs. Deux voiles huméraux pour le Sacré-Cœur et pour Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Daignez, Monseigneur, me pardonner mon laisser-aller et me bénir, ainsi que les âmes confiées à ma sollicitude.

De votre Grandeur, le fils soumis et dévoué,

DE KÉRANGUÉ, Ptre O. M. I.

LETTRE DU RÉV. PÈRE C. JOUSSARD, O. M. I.,  
A MGR. I. CLUT, O. M. I.

St-Isidore (Fort Smith) 23 décembre 1888.

*Monseigneur et Révérendissime Père,*

Le temps m'a paru bien long, depuis le jour où le steam-boat emportait la dernière lettre que j'écrivais à votre Grandeur. J'ai dû, pendant quatre mois, garder dans mon cœur, sans pouvoir vous l'exprimer, toute la reconnaissance que je vous dois, et ces délais si prolongés me faisaient beaucoup de peine.

De ravissantes mélodies charment aujourd'hui nos bons chrétiens et réjouissent le cœur de leur Père; car il est splendide, l'harmonium que vous m'avez envoyé par l'entremise du Révérend Père Grouard. Quand il est parvenu à la mission, il était parfaitement conservé, on eût dit qu'il venait de quitter l'atelier.

Les jeux en sont délicieux et les sons de toute beauté. La "vox humana" est incomparable, la main-d'œuvre solide et forte ne laisse rien à désirer. Je ne saurais trop vous redire, Monseigneur, que dans cette circonstance vous avez parfaitement réussi. Mille fois merci, c'est là le tribut de reconnaissance qu'il me tardait de déposer aux pieds de votre Grandeur.

Si, à ces harmonies dont nous sommes inondés aujourd'hui, j'ajoute tout le contenu de la caisse qui les accompagnait, plus un magnifique tapis, dit-on, et un calice encore au Lac la Biche, votre Grandeur comprendra combien je désirerais vous dire un de ces mercis qui partent du plus intime du cœur.

Je suis bien touché, Monseigneur, des bontés de Votre Grandeur à mon égard. Je confie tous les jours l'expression de ma reconnaissance à Jésus au Saint-Sacrifice. Ah! puisse-t-il bientôt exaucer mes prières afin que bientôt vous soyez au milieu de nous plein de force et de santé! C'est là ma prière quotidienne depuis longtemps.

Avec les couleurs que vous m'avez envoyées, j'ai pu con-

fectionner une jolie petite niche, mais, hélas! l'ENFANT-JÉSUS qui m'avait été expédié par Joseph Beaulieu d'Athabaska est tout brisé, le visage seul est conservé, je recouvre de dentelles son corps et ses petites mains toutes mutilées.

Je suis ici depuis le mois d'août: peut-être y demeurerai-je toujours, le Rév. Père Grouard y tient beaucoup. J'ai déjà tout préparé le bois pour la construction d'une grande chapelle, sur le modèle de celle de Good Hope. Le frère Ancel viendra m'aider à la construire; Monseigneur Faraud me l'a promis.

La chapelle aura clocher et clochetons, mais pas de cloches (*je ne dis point cela pour en demander une*) mais seulement pour vous dire que celle que nous avons est infiniment trop petite.

Le bois à planches est presque tout prêt; mais les vivres me font défaut. En conséquence, les travaux doivent cesser. Que ne suis-je plus rapproché du Canada, afin de pouvoir me procurer quelques sacs de farine et quelques centaines de livres de lard. Il faudra en venir à ces moyens, sinon nous serons réduits à n'avoir que des poissons, et ici il n'y a guère que l'inconnu, et vous savez, Monseigneur, que ce poisson ne vaut pas grand'chose.

Outre les personnes mortes de faim à Athabaska, nous avons à enregistrer la mort de Natali, qui demeurait ici. François Natoé est disparu aussi avec toute sa famille et une pauvre aveugle qu'ils gardaient avec eux. Depuis votre départ, les moyens de subsistance ont bien diminué dans ces contrées.

Combien de pauvres, de vieillards, d'orphelins presque nus, et agonisant pour ainsi dire, du commencement jusqu'à la fin de l'année.

Puisque la misère augmente, il faut que la charité grandisse en proportion. J'ai l'intention de fonder un petit vestiaire en faveur de ces pauvres malheureux. Déjà, avec de vieux habits et quelques morceaux d'indienne, j'ai pu couvrir la nudité de quelques orphelins. Les femmes métisses et les gens libres se prêtent volontiers, par motif de charité, à la confection de ces habits. Mais je ne sais que leur donner à ces bonnes personnes: quelques vieux châles, quel-

ques verges d'indienne; de drap, de coton, me seraient d'un bien puissant secours pour soulager la misère de tant de pauvres malheureux,

Depuis une semaine, quatre grandes personnes sont mortes, Paul, frère de Laurent, la femme de Baptiste Azié, Paulette le paresseux, Baptiste Dio Oyazié. Paul et Baptiste sont morts sans que j'en aie eu connaissance. Une salubre frayeur règne parmi tous nos chrétiens.

Monseigneur, je vous envoie encore quelques paires de mocassins, vous demandant en retour de vouloir bien me faire parvenir un peu de vernis pour plusieurs travaux qu'il me faut terminer.

En vous demandant humblement votre bénédiction pour moi et pour mes chrétiens, Monseigneur,

Je demeure votre tout dévoué fils en N. S. et M. I.,

C. JOUSSARD, O. M. I.

---

PETIT LAC DES ESCLAVES, via Edmonton, 1<sup>er</sup> juin, 1889.

A M. \*\*\* Montréal.

M.,

Depuis longtemps déjà, je voulais vous écrire, mais mes nombreuses occupations ne me laissent pas toujours le loisir de faire ce qui me serait le plus agréable.

N'ayant pas le temps d'écrire durant le jour, je vais dérober quelques heures de mon sommeil pour m'entretenir avec vous et avec quelques autres personnes qui me sont chères.

Je suis donc dans ma petite chambre de six pieds carrés, dont voici le contenu. D'abord le Sacré Cœur occupe la plus belle place. C'est une image que l'on m'a donnée lors de mon passage au Noviciat de Lachine. A ma droite, je vois suspendue une image représentant Notre-Seigneur attaché à la colonne et portant la couronne d'épines sur son chef adorable. Sur ma vieille table et au milieu de eux livres est une statue de notre bonne mère Immaculée. C'est

sur un grabat, couvert d'un vieux châle noir, apporté du collège, que je prends quelques heures de repos. Une soutane aux mille couleurs et aux mille pièces, décore le revers de ma porte, et complète l'ornement de ma chambrette, en y ajoutant une vieille cassette et une vieille chaise.

Laissez-moi vous dire que je trouve la joie et le bonheur au milieu de ce luxe que le monde déteste et dont il a une certaine horreur.

Autour de moi règne un silence parfait. Mon âme peut s'élever plus facilement vers mon Dieu pour le supplier de bénir mes bienfaiteurs et mes bienfaitrices.

Voilà l'intérieur de ma petite demeure, mais à l'extérieur, j'aperçois d'autres objets. J'y vois, couchés près de ma porte, plusieurs petits enfants des bois. Une pauvre vieille couverte, c'est là tout leur lit ; leurs petits haillons leur servent d'oreiller. Cependant, ils dorment paisiblement, penchés sous l'aile de leurs bons anges gardiens. Il me semble voir Notre-Seigneur jeter un regard de complaisance sur eux. D'ailleurs, ce n'est pas étonnant s'il en est ainsi ; car ils ont de belles petites âmes, bien faites pour aimer Celui qui leur a donné l'être.

J'ai appris avec la plus grande joie que vous et quelques dames de vos amies vous étiez mises à la tête d'une œuvre pie, pour venir en aide aux pauvres missionnaires du Nord-Ouest. Tous les missionnaires qui ont appris cette nouvelle se réjouissent du bien que cette œuvre est appelée à faire au milieu de nos pauvres savages. Le bon Dieu seul sait les avantages qui résultent d'une telle œuvre. Notre-Seigneur a promis de rendre au centuple un verre d'eau froide donnée à l'un de ces petits, en son nom ; que ne donnera-t-il pas à ceux qui, par leur générosité et leur industrie, contribueront à couvrir ses membres transis de froid et dévorés par la vermine. En soulageant le corps nous contribuons à sauver l'âme. Vous savez, M., quel est le prix d'une seule âme. Elle a coûté le sang d'un Dieu. Quelle sera belle, notre couronne, au ciel, si nous pouvons parvenir à y faire entrer un bon nombre !

J'espère avoir 60 à 80 enfants l'autcme prochain. Tout cela va dépendre des moyens que j'aurai. Je travaille jour

ei nuit, pour ainsi dire, afin de leur donner un peu de quoi manger. C'est tout ce que je puis faire. J'attends le reste de cette œuvre dont vous êtes les fondatrices, En été, je consacre tout le temps que je puis à faire des jardinages afin de pouvoir leur procurer un peu plus de quoi manger en hiver. Durant la rigoureuse saison, je tâche de consacrer plus de temps à la culture de leurs petites, mais bien belles intelligences. Je voudrais envoyer trois ou quatre de mes petits *savageons* dans mon cher Canada, pour leur faire suivre les cours réguliers du collège, mais je n'ai pas un sou pour payer. Je suis bien certain qu'ils prendraient les premiers prix dans leur classe. C'est vous dire qu'ils ont du talent.

L'honorable Monsieur Hardis, y, sénateur, assista à leur examen, qui eut lieu le 18 mai. Il fut étonné de les voir si nombreux (44), et surtout de pouvoir constater leurs progrès. Nos chers Ministres ont fermé leur école depuis la fin de février. D'ailleurs cette école fut déserte tout l'hiver, en dépit de leur assortiment de petites hardes pour les enfants. Ils seront bien forcés de me laisser un instant de repos si je reçois, comme je l'espère, de l'aide de votre œuvre pie. Je ne dormirai pas tranquille jusqu'à ce que j'aie 80 enfants sous mon regard. Vous voyez que j'attends beaucoup, si je veux les vêtir tous, car tous ont besoin et grand besoin. J'habite le pays le plus pauvre du monde. C'est là l'héritage que m'a réservé le Seigneur. Cela doit me suffire.

Durant l'hiver, je règle mon *réveil matin* pour me lever à certaines heures de la nuit, afin d'entretenir le feu. Par ce moyen, ceux que j'aime de tout mon cœur ne souffrent pas du froid. S'il arrive que quelques-uns se réveillent durant la nuit, ils ne manquent pas de s'interroger le matin pour savoir qui a fait le feu. Les uns disent : c'est un tel, les autres : c'est un autre ; enfin, ne s'accordant pas, ils viennent me demander si j'en ai eu connaissance : C'est votre bon ange qui vous rend ce service, leur dis-je. Ils ne savent que répondre, et ils rient de moi, et je leur donne le change.

Pardonnez-moi, M., si je vous parle tant de mes pauvres petits. Ah ! si vous les voyiez, vous les aimeriez.

Je me propose de bâtir une grande maison pour loger tous ceux que le bon Dieu m'enverra, mais je n'ai rien pour

ornier leur petit dortoir. J'aurai bien des planches et du foin, mais j'aurai des difficultés pour garder la propreté. Vous auriez sans doute de la peine, si je vous disais un jour, que la maladie sévit au milieu de ceux que j'aime tant. Ne pourriez-vous pas faire encore quelque chose sous ce rapport pour me soulager ? Notre-Seigneur nous dit : Demandez et vous recevrez. Je me conforme à son désir et j'espère en ses promesses.

Voilà, M., ce que je désirais vous dire depuis que j'ai appris que vous vouliez me venir en aide. Si vous m'envoyez quelque chose pour cet automne, je vous en supplie, faites-le, le plus vite possible ; sans cela, je ne le recevrai probablement pas cette année ; car les bateaux cessent leur navigation au mois de septembre. Les Ministres ne manqueront pas de tout recevoir à temps. J'aurai donc le cœur bien gros et j'aurai bien des inquiétudes si, au dernier voyage des barges, je ne trouve rien pour ma chère école.

En attendant, je ne cesserai de demander au Divin Cœur de Jésus et à son Immaculée Mère, de vous bénir, de bénir votre famille, et toutes celles qui font partie de votre œuvre.

Veuillez agréer mes hommages et me croire toujours votre humble mais sincère serviteur.

A. DESMARAIS, Ptre, O. M. I.

Lesser Slave, viâ Winnipeg and Edmonton, N. W. Ty.

---

## ÉCOLE ET CATÉCHISME AU MONT LIBAN.

---

Le récit très piquant qu'on va lire est extrait d'une lettre de la supérieure d'une maison de Sœurs françaises de Beyrouth au directeur général de l'*Oeuvre des Ecoles d'Orient*.

A quelques minutes de distance de notre maison est une filature assez importante, où garçons et filles, hommes et femmes travaillent assidûment dix heures par jour. Il était facile de constater que les petites filles surtout, qui y sont employées dès le bas âge, n'avaient aucune instruction religieuse. C'était à un tel point, que l'une d'elles qui avait

grandi dans cette atmosphère, s'étonnait de nous entendre dire qu'il n'y a qu'un seul Dieu ! Il y avait donc là, tout près de nous, une mission à remplir, une grande lacune à combler ; mais comment saisir ces pauvres enfants pour leur apprendre le catéchisme ? Hélas ! elles ne sont libres que le di manche. Eh bien ! on y consacrerait toute la matinée, on s'y acharnerait, et Dieu nous fera la grâce de leur apprendre au moins les vérités les plus élémentaires.

On se met à l'œuvre, et la matinée, en effet, se trouve bien remplie : avant la messe, il y a une première réunion pour répéter à satiété le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les actes de Foi, d'Espérance et de Charité. La mémoire n'est pas heureuse, car elle n'a jamais été exercée. Après la messe, c'est le catéchisme dans sa plus grande simplicité. Jusqu'à midi les séances se succèdent sans autre interruption que quelques minutes de récréation. La bonne volonté ne manque pas à ces chères enfants. Si la lettre se grave avec peine dans une intelligence que rien n'a encore développée, le cœur reçoit avec avidité la divine semence.

Mais une autre portion de cet intéressant troupeau réclamait sa nourriture spirituelle, et cette fois, nous n'avons pas eu d'appel à faire. Un matin, trois petits garçons se présentent d'un air décidé : " Vous faites le catéchisme aux filles ; nous venons aussi nous faire instruire. Nous allons quitter les protestants, si vous voulez nous recevoir.—Bien, mes enfants ; seulement, il faudra venir dans [l'après-midi.—Non, il fait trop chaud. Laissez-nous venir le matin."

Comment refuser ? L'aîné des trois va de lui-même convoquer d'autres compagnons, et le lendemain une bande joyeuse se présente de bonne heure. Après quelques questions, on juge que ces élèves sont de force inégale : il faut plusieurs sections, et partant, plusieurs professeurs. Bonne occasion pour former à l'enseignement du catéchisme quelques jeunes pensionnaires que nous gardons près de nous pendant les vacances.

On divise les cours suivant l'âge et le degré d'intelligence et d'instruction. Les maîtresses de douze et même de neuf ans sont hissées sur une chaise, tandis que les écoliers s'assistent à l'arabe sur la terre nue. Chaque groupe est installé

sous un arbre, et la religieuse qui se promène au milieu de cette académie d'un nouveau genre ne sait lequel admirer le plus, ou de la docilité respectueuse des élèves ou de la gravité des petits professeurs. Chacun a pris son rôle au sérieux ; l'élève dit : "Maïemté (maîtresse)," et celle-ci appelle "mes enfants" des gamins plus grands qu'elle. Tout se passe fort bien.

Il y a cependant une tentation à laquelle nos petits montagnards ne résistent pas. Dans tous les pays, c'est la même histoire ! Le bruit de la diligence qui fait le service de Beyrouth à Damas arrive-t-il aux oreilles de nos bambins, comme une volée de pigeons ils prennent tous leur essor pour aller se suspendre au véhicule. Ce serait perdre son temps et compromettre son autorité que de vouloir arrêter cet élan : nul plaisir n'est comparable à celui-là. Après un quart d'heure d'interruption, tout rentre dans l'ordre, et, comme la soif d'apprendre dévore nos petits écoliers, l'étude du catéchisme est suivie de la lecture arabe, des éléments de l'arithmétique et même, pour les plus savants, d'un petit cours de géographie.

A midi, la religieuse trouve tout simple de congédier les chers enfants ; elle les invite donc à se retirer. "Comment, reprend l'aîné, nous en aller en plein soleil ? c'est impossible ! Songe donc que nous venons de bien loin. Regarde ces villages qui sont là-haut, nous descendrons ici chaque matin, dès que le jour paraîtra, et nous remonterons un peu avant le coucher du soleil. C'est décidé, regarde, chacun a apporté son dîner," et il indique un arbre auquel sont suspendues de petites besaces de toutes couleurs. Devant une telle bonne volonté, nous restons sans réplique, et la classe recommence l'après-midi.

On se demandera peut-être dans quelles conditions se trouvaient nos petits écoliers sous le rapport de la propreté : dès la première entrevue, il avait été convenu qu'avant de se présenter à notre porte, on irait faire passer par l'eau pure de quelque fontaine le visage, la tête, les mains et les pieds. Dociles à l'excès cette fois, nos gamins se plongèrent si bien dans le réservoir le plus proche de nous, que les bestiaux ne voulaient plus s'y abreuver. Un Druse vint alors trouver

la supérieure : "Si ces enfants, lui dit-il, n'étaient pas tes élèves, je les aurais frappés vigoureusement. Tu les instruis, corrige-les toi-même, je t'en prie."

Nous étions devenues les juges suprêmes de tous les délits de nos écoliers. Si quelque habitant de leurs villages avait à se plaindre d'eux, il lui semblait tout simple de recourir à nous ; et, de fait, nous n'avions qu'un mot à dire pour faire rentrer le coupable en lui-même. Comme la grande récompense était de monter sur notre âne et d'aller nous chercher de l'eau, la punition était toute trouvée.—"Tu ne feras plus de commissions pour le couvent."

Vous devinez quel est le couronnement de notre travail de deux mois : tous nos efforts tenaient surtout à préparer la plupart de nos chers enfants à leur première communion. Il faut, bien entendu, leur apprendre d'abord à se confesser, et cette fois, c'est une religieuse expérimentée qui passe en revue les commandements et les péchés capitaux. Le jeu des physionomies est alors très curieux. Ce ne sont pas les confessions publiques personnelles qu'il faut arrêter, mais les applications faites au voisin : "Un tel, voilà ton affaire.—Jacob, c'est toi qui mens.—Abdallah, tu manques la messe, le dimanche, etc." La maîtresse a eu grand'peine à empêcher ces révélations intempestives et à faire comprendre qu'il ne faut accuser que soi-même. Pour lui prouver, peut-être, qu'il avait bien profité de ses leçons, un petit garçon de sept ans s'approche un jour du prêtre qui prenait congé de ses pénitents, et, lui prenant la main devant toute l'assemblée, lui dit tout radieux : "N'est-ce pas, mon père, que vous êtes bien content de moi ? n'est-ce pas que je me suis bien confessé ? ne vous ai-je pas tout dit ?"

Afin de compléter nos catéchismes, un Père jésuite vient de temps en temps faire une instruction à notre jeune monde, et il lui consacre plus spécialement les trois jours qui précèdent la première communion ; c'est une sorte de retraite. La sacristine a bien quelque acte de patience à faire avec ce petit peuple qui n'est pas très civilisé. Mécontente de voir la natte qui leur sert pour s'asseoir à l'église toute couverte de crachats, elle gronde et dit que dans une chapelle française on ne souffre jamais de pareilles inconvenances, L'aîné

de la troupe prend encore la parole : “ Tu ne veux donc pas que nous fassions voir au Père qui nous préche que nous le comprenons ? Chaque fois qu’il nous parle du diable, puisque ce monstre est à nos pieds, nous crachons tous sur lui en signe de mépris.” Il fut convenu qu’on chercherait une autre marque d’aversion pour le diable.

Nous avons voulu, cette année, donner le plus de solennité possible à l’acte si important de la première communion. Afin que l’extérieur réponde mieux encore aux dispositions du cœur, on devait revêtir un habit neuf ; nos pensionnaires s’étaient fait un plaisir d’en confectionner pour les plus pauvres. La veille, il y avait eu grande distribution de chaussures, qui, rajeunies par le cirage, faisaient la joie des nouveaux propriétaires. Bien entendu, chacun vint, le matin, ses souliers à la main, pour ne les mettre qu’à la porte de la chapelle. La sacristine avait paré son autel, comme pour une grande fête. Cierges, chants arabes, rénovation des vœux du baptême, consécration à la Sainte Vierge, pieuses exhortations, rien ne manquait à cette touchante cérémonie. Elle s’est terminée par un déjeuner que nos pensionnaires ont servi très joyeusement. Vers midi, avant de congédier notre jeune monde, nous avons distribué tableaux, chapelets, médailles, scapulaires. Nos largesses s’étendaient même aux parents qui avaient voulu s’associer au bonheur de leurs enfants ; c’étaient aussi des adieux, car nous devions, la semaine suivante, redescendre à Beyrouth.

Vraiment nous laissons à regret cette chère petite famille, mais avec l’espérance de ne pas abandonner nos petites filles aux mains des protestants. Depuis deux ans, nous cherchions les moyens de satisfaire aux demandes réitérées des habitants d’un des plus gros villages environnants. Le 29 septembre dernier, une maîtresse laïque, déjà formée à l’enseignement, était dirigée par nous vers Araya. Elle ouvrait sa classe et recevait soixante petites filles enlevées aux diaconesses allemandes. Ces enfants ne savaient pas même leurs prières ; elles les ont apprises assez promptement et se sont mises avec ardeur à l’étude du catéchisme.

La maîtresse, pieuse et pleine de zèle, ayant bien vite gagné le cœur de ses élèves, a su attirer les sœurs aînées qui

se sont groupées sous la bannière de la Sainte Vierge. Ces nouvelles enfants de Marie, devenues très édifiantes, se réunissent tous les dimanches après la messe ; les mères ont voulu suivre ce pieux élan, et le bon curé maronite, très reconnaissant du secours qu'on lui apportait, en a profité pour stimuler aussi les hommes, si bien qu'il y a maintenant une résurrection dans tout le village. On s'y confessait à peine une fois par an, et, depuis l'arrivée de la maîtresse d'école, chaque fête de l'Eglise est marquée par de nombreuses communions, nouvelle preuve du bienfait qu'apporte à tout peuple une école chrétienne bien dirigée.

On verra par ces faits le bien que peut opérer l'*Œuvre des Ecoles et Missions d'Orient*.

# VOYAGE D'EXPLORATION

*D'un Père Dominicain*

CHEZ LES

## TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

(AMÉRIQUE DU SUD)

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un très intéressant document, extrait de l'excellent Bulletin Hebdomadaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon, *Les Missions Catholiques*. Écrit avec verve, il nous conduit à travers des pays inexplorés ; il en étudie les mœurs et montre les espérances de la foi au milieu de ces peuples divers de coutumes et d'origine.

### AVANT-PROPOS

Qu'on ne s'étonne pas du titre : *Voyage d'exploration*. Les contrées situées à l'est de la Cordillère sont, à Quito même, un peu moins connues que le centre de l'Afrique ou les déserts-glacés du pôle. Quelques rares voyageurs ont, il est vrai, franchi la distance immense qui, dans cette partie de l'Amérique, sépare les deux Océans : mais c'est à tire d'aile, par une voie facile et déjà connue, et par conséquent sans grande utilité pour l'ethnographie ou la science. Le Napo, qui est navigable presque jusqu'à sa source, les conduisit à l'Amazone, et l'Amazone à l'Atlantique. Emportés comme la flèche par la pirogüe de l'Indien, ils n'ont guère vu de la forêt que les rives verdoyantes du fleuve ; mais, des êtres vivants qui s'y meuvent, des peuples nombreux qui l'habitent, des scènes sanglantes ou burlesques qui s'y jouent, des races et des langues qui se partagent ces territoires, de la topographie elle-même, que pourraient-ils dire qui ne fût superficiel ou fantaisiste ?

Nous ne pouvions nous contenter d'une exploration aussi succincte. Destinés à vivre avec l'Indien, à courir avec lui le dédale de la forêt, à partager sa vie aventureuse, à nous incorporer en quelque sorte à chaque tribu, adoptant ses coutumes, en un mot, à la veille de créer une mission, c'eût été s'exposer à de graves déconvenues, peut être même à la ruine totale de l'œuvre et de ses ouvriers, que de s'aventurer à l'aveugle dans ces contrées réputées impraticables, parmi des peuples renommés pour leur férocité. Le T. R. P. Magalli, provincial et préfet apostolique de la Mission, daigna donc m'envoyer en éclaireur au mois d'avril dernier. C'est à cette circonstance providentielle que je dois de pouvoir initier mes lecteurs aux mystères qui enveloppent ces solitudes.

I

DE QUITO A PAPAILLACTA.

Du nord au sud de la République de l'Équateur, la chaîne orientale de la Cordillère des Andes s'étend comme une gigantesque muraille, comme un rampart infranchissable. C'est une frontière si formidable qu'on se demande si ces deux moitiés d'une même nation, si invinciblement écartées l'une de l'autre, se fondront jamais dans une même unité politique. A l'ouest, sur les hauts plateaux, dans les vallées fertiles situées entre les deux branches de la Cordillère; puis, sur les plans inclinés qui de la chaîne occidentale descendent vers le Pacifique, se trouve la partie civilisée du pays, les provinces avec leurs capitales: Esmeraldas, Guayaquil, Cuença, Ambato et Quito, la reine des provinces.

A l'est, c'est là barbarie. Tournons le dos à la civilisation qui, de nos jours, ressemble si souvent à la barbarie, et entrons de plain-pied dans les contrées orientales.

De plain-pied! la chose n'est pas si facile. Devant nous se dressent des montagnes de cinq à six mille mètres: et comme ici l'art n'est pas encore venu au secours de la nature, c'est en vain que nous chercherions un chemin, un sentier, quelque chose qui rappelât les tracés pittoresques qui facilitent au touriste européen l'accès des Alpes et des Pyrénées.

Pour entrer dans ce monde nouveau, le voyageur n'a d'autre porte que la trouée faite à la montagne par les fleuves qui se précipitent en cascades écumantes des sommets neigeux du Cayambi, de l'Antisana, du Cotopaxi, du Sangai; il n'a d'autre route que la gorge étroite et profonde qui sert de lit au torrent. Resserrée, obscure, humide et froide à son origine, la gorge s'élargit au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la Cordillère; elle s'égayé, se remplit de soleil, elle s'épanouit enfin en une large et magnifique vallée. Le torrent fougueux qu'elle enserrait dans ses murailles de pierre s'y étale avec complaisance, heureux de respirer après une aussi rude étreinte. Les obstacles vaincus pendant cette course affolée, les roches roulées et broyées, les arbres déracinés, hachés, emportés comme des fétus de paille, les bords prodri-

gieux des cascades, lui donnent droit à un nom plus glorieux : ce n'est plus un torrent, c'est un fleuve, c'est le Coca, le Napo, le Curaray, le Bobonaza, le Pastazza ; nommons-les de suite, car nous les rencontrerons tous sur notre route (1.) Nous résolûmes de pénétrer dans le pays indien par le rio Coca. Pourquoi ? Parce que, nous disait-on, nous aurions à franchir des obstacles moins invincibles ; parce que Archidona se trouve dans cette direction, et qu'Archidona, centre de la mission des Révérends Pères Jésuites au nord du Napo, m'offrait en perspective quelques jours d'une fraternelle et religieuse hospitalité, une base de ravitaillement, toute une moisson de renseignements sur les territoires et les populations ; enfin et surtout, un guide expérimenté qui m'accompagnât jusqu'à Canelos. On verra comment la Providence m'exauça au-delà de toute espérance.

Le rio Coca, appelé à son origine le Maspas, descend par mille ruisselets des glaciers de l'Antisana. Presque au sommet du versant oriental de la Cordillère, à une altitude d'au moins quatre mille mètres, et à l'extrémité du long col de Guamani qui relie l'orient et l'occident de l'Equateur, il rencontre un vaste réservoir creusé par la nature, s'y répand en nappes cristallines et forme l'un des lacs les plus gracieux, les plus superbement encadrés qu'il soit possible de voir, le lac de Papaillacta, près du village indien qui porte ce nom. Le trop plein du lac s'épanche par une large brèche faite au roc : c'est le Maspas qui se réveille et reprend sa course, qui se précipite bondissant et tonnante sur les pentes rapides de la Cordillère de Guacamayo. Un instant il ralentit sa course, comme pour reprendre haleine, sur le plateau verdoyant que surplombe le village de Papaillacta ; il se divise, dessine dans la prairie mille figures capricieuses, se joue en mille méandres ; puis s'enfonce de nouveau dans la gorge étroite et profonde de Guacamayo, rencontre le Quijos, le Verméjo et le Cosanga, comme lui descendus des cimes neigeuses de l'Antisana, devient un grand fleuve et prend le nom de Coca.

\* \* \*

---

(1) Nous ne mentionnons ici que les grands cours d'eau situés au nord-ouest du Pastazza. Là, en effet, s'est arrêté notre voyage d'exploration. Du Morona et du Santiago, situés plus au sud, nous ne dirons donc rien.

Je me dirigeai donc vers le col de Guamani et Papaillacta.

Trois jours de cheval suffirent pour atteindre le village. Le soir du deuxième jour, je me trouvai à l'entrée du col, dans un lieu sauvage appelé le *corral* de l'Inga. Déjà la vallée s'emplissait de ténèbres, et je cherchais en vain un réduit quelconque pour y préparer ma maigre pitance et passer la nuit. Je rencontrai bien une étable abandonnée, mais la toiture défoncée avait livré passage aux averses des jours précédents; les fumiers détremés par la pluie la rendaient inhabitable. Grande était ma perplexité, lorsque j'aperçus à quelque cent mètres une légère colonne de fumée, indice certain d'une habitation humaine: c'était une hutte de charbonniers.

Ces braves gens m'accueillirent avec une cordialité touchante, ils me firent les honneurs de leur misérable logis avec un empressement et une délicatesse qui m'émurent jusqu'au fond de l'âme. Au centre de la hutte pétillait un grand feu: on étendit sur le sol une poignée d'herbe sèche, et comme il faisait froid, je m'y installai le plus près possible du foyer.

Pendant qu'une cuisinière, vraie maritorne au teint bistre, aux membres herculéens, à la longue crinière flottante, s'occupe à me préparer un peu de riz, je fais l'inventaire de notre rustique palais et lie conversation avec mes hôtes. Un toit de feuillage dont les bords viennent presque effleurer le sol, une enceinte d'environ quatre mètres carrés, formée par une palissade à travers laquelle sifflent des vents coulis, telle est notre cabane. Ni porte, ni cheminée: la fumée se cherche une issue à travers les fissures du toit, nous aveugle et nous suffoque de ses noirs tourbillons. L'ameublement intérieur, assez semblable à celui de l'époque quaternaire, consiste en trois pots de terre et quelques écuelles de bois. Ni chaises, ni banc, ni table, ni rien de ce qui constitue en Europe les éléments essentiels des ménages les plus misérables, pas même un grabat!

Or, il y avait là deux familles de charbonniers: hommes, femmes et enfants, cela faisait en tout treize personnes! Trois robustes mâtins se tenaient en sentinelle aux alentours.

prêts à nous défendre contre les loups qui, presque chaque nuit, descendent du col et font irruption dans la vallée.

“ — Mes braves amis, pourquoi ne pas vous construire une hutte plus spacieuse et plus confortable ?

“ — Ah ! Monsieur, si c'était à nous !

“ — Mais il y a tant de bois dans la forêt !

“ — Oui, Monsieur, mais il n'est pas à nous ! ”

Toujours ce terrible *nous* ! Il y a donc des êtres assez dénaturés pour disputer à ces braves gens l'espace qu'ils occupent et l'air qu'ils respirent ! L'oiseau se fait un nid pour ses petits, un nid spacieux, capitonné, enguirlandé ; il le place dans un rayon de soleil, au bord d'une source limpide. La bête sauvage se creuse une tanière, se choisit un domicile au fond des bois. Tout, dans la nature, a son chez-soi, son espace libre et indépendant. L'homme seul est assez infortuné pour se voir disputer et refuser par son semblable et l'air et l'espace, et les matériaux nécessaires à la construction du nid qui doit abriter sa famille !

J'étais en présence d'Indiens, de ces Indiens de l'intérieur de la République que l'on veut bien appeler *civilisés*, sans doute parce qu'ils vivent dans un milieu civilisé : race abruti, dégradée, l'une des plus maltraitées, des plus infortunées qu'il y ait sous le soleil ! Plus d'une fois déjà, mon cœur s'était serré en entendant raconter leur triste sort ; mais combien il se serra davantage pendant cette nuit de tortures physiques et morales, passée au milieu d'eux ! A moitié asphyxiés par la fumée, grelottant de froid, malgré la flamme pétillante, sans lit, sans couverture, je les vis dîner de quelques grains de maïs, puis s'étendre sur le sol comme les animaux d'une étable, dans la plus révoltante promiscuité !

“ — Mes pauvres amis, mais vous ne songez donc pas à prier Dieu ? ”

“ — Ah ! c'est vrai, Monsieur ! ”

Et nous récitâmes ensemble le rosaire. J'essayai bien ensuite de les décider à se confesser, mais sans arriver à mes fins.



Il y a donc des esclaves en Amérique ! Cette République de l'Equateur, si célèbre par sa foi, si justement vantée pour

la douceur de ses mœurs, l'urbanité de ses habitants, ferait donc exception à l'ensemble des nations civilisées ? Non, si vous étudiez les lois ; oui, si vous considérez les faits. L'Indien est libre en droit ; en fait, il est esclave ! C'est une matière mercantile, un objet de commerce que l'on vend, que l'on achète, qu'on reçoit en héritage, qu'on saisit chez le débiteur insolvable, tout comme le cheval et le mulet ! L'Indien est libre en droit, c'est vrai, la loi consacre sa liberté ; mais la même loi autorise aussi sa servitude et son oppression. La loi lui permet de se vendre pour payer une dette, pour vivre, pour se marier, pour obtenir un lopin de terre, un gîte pour sa progéniture. Une fois le pacte infâme conclu, une fois les quelques piastres encaissées, le pauvre homme est esclave, sa femme et ses enfants sont esclaves, et les enfants de ses enfants, et de là indéfiniment, jusqu'à complète extinction d'une dette que sa misère ne lui permettra jamais d'acquitter. On lui construit une hutte dans le style de celle que je viens de décrire, on lui concède l'usage de quelques arpents de terre, et le voilà attaché à la glèbe plus étroitement, plus durement que le serf des temps féodaux, transformé en bête de somme, moins bien nourri que le cheval ou l'âne de son maître et plus maltraité. Ici, ce pacte odieux s'appelle un *concierto*, c'est le terme consacré ! Triste concert, n'est-il pas vrai ? Lugubres accords, que ceux où la voix grave et autoritaire du maître qui commande se mêle aux notes aiguës des malheureux que l'on opprime, où le sifflement des fouets et le roulement de la bastonnade servent d'accompagnement aux gémissements et aux sanglots des victimes que l'on torture ; concert assez semblable à celui qui fit d'Abel la victime de Caïn et valut au fratricide une tache dont son front ne s'est jamais lavé.

Le lendemain à six heures, j'étais en selle. Tous mes hôtes m'entouraient : je les remerciai, leur laissai une aumône, et me séparai d'eux avec attendrissement.

Le col de Guamani n'a rien de poétique ni d'attrayant pour le voyageur. C'est un long et interminable ravin où tous les vents soufflent en tempête. Au fur et à mesure que vous avancez dans ce couloir et gravissez ces pentes abruptes, la végétation ralentit sa sève et perd de sa vigueur.

Bientôt ce ne sont plus que de maigres arbrisseaux (1) au feuillage dur et luisant ; puis les arbrisseaux eux-mêmes disparaissent, et l'on ne rencontre plus qu'une herbe pâle, à la tige longue et fibreuse, assez semblable à l'alfa. C'est le désert, avec sa solitude et sa désolation. Toujours dans la direction de l'est, et toujours en montant, — c'est la consigne, — je m'avance vers l'est, consultant de temps à autre ma boussole, plein de confiance dans les jarrets d'acier de mon cheval. Le noble animal fait de véritables prodiges de gymnastique, escaladant (le mot n'est pas exagéré) des rochers inaccessibles, se risquant sur des pentes tellement glissantes qu'il est obligé de s'accroupir et de s'arc-bouter pour ne pas être entraîné dans l'abîme ; souvent embourbé jusqu'au poitrail, mais infatigable et toujours fier d'allure. On ne sait pas, en Europe, ce dont est capable un cheval dans ces régions les plus montagneuses, les plus inaccessibles du globe !

Tout était si triste et si sombre autour de moi, le cadre que j'avais sous les yeux respirait une telle mélancolie ; il y avait dans la bise glaciale qui me fouettait le visage quelque chose de si énervant, de si décevant ; quelque chose de si écrasant, de si désespérant aussi dans ces gigantesques murailles de rochers aux arêtes dures et inflexibles que fatalement et sans que j'en eusse conscience, je me mis à l'unisson de cette nature désolée.

Heureusement la Providence m'envoya juste à point un compagnon de route : je le rencontrai sur le bord d'une fondrière, les pattes dans l'eau ; il me regardait de l'unique œil qui lui restait, mais d'un regard si doux, si suppliant, si désespéré, que je sautai de cheval et le pris dans mes bras.

C'était un pauvre petit chien, souffreteux, mourant de faim, perdu dans la montagne, blessé peut-être par quelque bête sauvage, un être abandonné, voué à la mort. Pauvre animal, il était si malheureux, que de suite je lui donnai mon amitié.

“ — Périco, Périco ! il ne faut pas mourir, mon ami ! Tiens, voilà de quoi te restaurer ! ”

---

(1) Le *Capparis rudiifolia* des botanistes.

Et tout en le caressant, je lui donne du pain et quelques friandises. Périco, c'est le nom d'une jolie perruche aux ailes d'azur ; pourquoi appelai-je mon nouvel ami " Périco " ? je ne saurais le dire, ce fut tout spontané. Tout heureux de ma trouvaille, je l'enveloppe dans ma couverture de voyage, le place sur le devant de la selle et reprends gaiement ma route, lui faisant mille caresses.

Jamais chien ne fut mieux soigné, plus aimé, plus choyé que Périco ! Pendant les deux mois que nous courûmes ensemble la forêt, il m'arriva souvent de manquer du nécessaire, Périco ne jeûna jamais ! Toujours j'avais en réserve quelques débris, quelques reliefs de la veille, de quoi ranimer ses forces et apaiser sa faim. Aussi le pauvre animal me prit en telle affection que, ni le jour, ni la nuit, il ne me quitta plus d'une semelle, il s'attacha à mes pas avec la même fidélité que le chien de l'aveugle ; cela, jusqu'au jour à jamais néfaste où une bête cruelle me le dévora !

A la tombée du jour, j'atteins le sommet du vaste amphithéâtre, au fond duquel miroitent, comme l'arène dorée d'un cirque, les eaux paisibles du lac de Papaillacta. J'en descends les gradins verdoyants, tapissés d'épais buissons de mimosas et de fuchsias sauvages, et d'où s'élancent, semblables aux colonnes d'un cirque antique, les troncs puissants d'érythrinas centenaires. Puis, glissant comme une ombre sur les bords silencieux et recueillis du lac, je m'enfonce dans l'étroit et opaque sentier qui conduit au village. A cinq heures et demie j'entrai à Papaillacta.

Papaillacta ! c'est un village d'Indiens, à cheval sur les deux versants, sur les deux mondes, le monde sauvage situé à l'est et le monde civilisé qui s'étend à l'ouest. Le caractère de l'Indien de Papaillacta se ressent naturellement de la topographie de son village : c'est un être hybride, c'est un sauvage enté sur une souche civilisée ; mais la sève amère du sauvage prédomine, et ses fruits sont d'une âpreté extrême au palais du voyageur. Défiiez-vous, m'avait-on dit mille fois, défiiez-vous de Papaillacta, c'est un nid de vautours ! Et effectivement, toutes ces huttes suspendues aux flancs de la montagne, isolées les unes des autres, appuyées aux rochers qui surplombent la vallée, ressemblent étrangement à des nids de vau-

tours. Tenez, les voici qui s'élancent de leurs nids ! L'instinct est infailible ; ils ont flairé une proie et toute une volée d'Indiens me tombe sur le dos. Ce sont des cris, des gestes, des menaces, un tumulte et une confusion inexprimables ! on se dispute évidemment l'honneur de m'héberger, de me guider à travers la forêt, de porter mon bagage... on se dispute surtout mon argent ! Pour calmer cette tempête et sortir sain et sauf de cette bagarre, je soulève tout simplement l'un des pans de mon puncho et exhibe mon habit blanc. Ce fut fini, les chefs m'entourent avec respect ; les vautours, métamorphosés en colombes, me baisent la main et me promettent monts et merveilles..... le tout à des prix *très modérés* !

Disons-le à leur décharge, ces rudes natures ne sont si rudes que parce qu'on néglige de les polir ; ces forbans du désert n'attendent qu'une chose pour devenir des hommes loyaux et de fervents chrétiens : des prêtres qui consentent à les instruire, à vivre au milieu d'eux. Que vite ils dépouilleraient leur rudesse et se laisseraient apprivoiser par un prêtre prudent et patient ! Que de démarches, que d'instances n'ont-ils pas faites pour obtenir un instituteur et un curé ! Mais jusqu'ici l'instituteur leur a été refusé, et le prêtre ne leur est accordé que fort rarement, pendant les dernières semaines de carême.

Le jour qui suivit mon arrivée se passa en pourparlers, en négociations avec les chefs, en achats de vivres, en préparatifs de toutes sortes. Je ne connais pas d'êtres plus soupçonneux, plus amis de la chicane, plus revêches et plus fourbes que ces Indiens ; véritable association de hiboux commandés par un Raminagrobis à l'air patelin, au regard oblique, à la voix criarde et moqueuse ; froid, égoïste, âpre au gain, d'autant plus implacable qu'il vous sait à la merci de son omnipotence ! Si jamais vous traitez avec eux, gardez-vous de faire une concession, sinon vous être perdu ! toute concession est un nœud coulant que vous vous passez bénévolement au cou ; leurs exigences croissent en proportion de votre faiblesse, ils finiront par vous étrangler. Je le compris vite ; aussi, revenant promptement sur mes pas et reconquérant d'un bond le terrain perdu, je me plantai devant eux en homme qui commande et entend être obéi.

“ — Vous ne voulez pas ? eh bien, c'est entendu ! mais sachez bien qu'aucun prêtre ne mettra plus jamais les pieds dans votre repaire ! ”

Cette menace eut bientôt raison de leur résistance.

Il fut enfin décidé que l'on me donnerait quatre Indiens pour m'accompagner jusqu'à Archidona et que chacun d'eux recevrait trois piastres (12 francs). Le départ fut fixé au lendemain, à six heures précises.

Délivré de cette nuée d'oiseaux de proie, j'employai les dernières heures de la soirée à reconnaître la vallée et à visiter les eaux thermales qui y jaillissent avec abondance. Personne ici n'utilise ces sources dont la température élevée et la forte odeur de sulfure attestent l'énergie et l'efficacité ; tout cela coule en pure perte et va rejoindre le Maspá. On dit ce versant de la montagne riche en mines de sel gemme : le fait est qu'il en sort une nappe d'eau tellement saturée de sel que les Indiens s'en servent pour assaisonner leurs aliments.

Le village est situé au pied du cône neigeux de l'Antisana, à l'entrée de la gorge de Guacamayo ; il est emprisonné dans une sorte de cul-de-sac dont l'unique ouverture regarde les glaciers. Aussi toutes les bourrasques, toutes les tempêtes d'eau ou de neige dont l'Antisana est le centre y font rage : il n'y a pas de climat plus humide, plus froid et plus désagréable dans tout l'Equateur. Et cela à deux pas d'un Eden qui est le lac Papaillacta et sur la lisière même de la forêt vierge.

## II

### LA TOILETTE DE VOYAGE. — LE DÉPART.

Je l'ai déjà dit, Papaillacta, c'est la transition entre la civilisation et la barbarie, entre l'occident et l'orient de l'Equateur. Un pas en avant et vous êtes en pleine forêt, dans un monde absolument nouveau ; aussi ce pas ne doit point se faire à la légère, il faut subir certaines formalités désagréables, mais essentielles. Et d'abord, il est impossible de voyager à cheval dans la forêt vierge ! Adieu donc, ma chère monture ! c'est déjà miracle que le pauvre animal ait pu me conduire sain et sauf jusqu'à Papaillacta. Un brave Indien se chargea de le ramener à Quito.

Et puis il y a la toilette de voyage, l'uniforme de circonstance, quelque chose de pittoresque et de réjouissant au suprême degré. Les journaux de modes n'en soufflant mot, on me saura gré de la décrire.

C'est un *panama* aux larges bords, quelque chose de mi-toyen entre le parasol et le parapluie, un en-cas. Il subira bien des accrocs lorsque vous traverserez les fourrés épineux ; plus d'une fois, dépité, exaspéré, vous serez tenté de le jeter aux gémonies. Mais gardez-vous-en bien ! Lorsque vous traverserez le fleuve, lorsque vous en suivrez les plages, vous ne braveriez pas impunément les rayons ardents d'un soleil de feu. Je m'aperçois que j'ai commencé par où j'aurais dû finir ; mais n'importe, passons au veston. Il le faut de toile blanche, court, et s'ajustant bien à la taille ; une blouse de chasseur serait l'idéal. Une large ceinture de cuir est chose essentielle : songez à la gymnastique violente, aux efforts presque continuels que vous aurez à faire pour grimper, pour sauter, pour vous maintenir en équilibre, et aux blessures internes qui s'ensuivraient si les reins et l'abdomen n'étaient étroitement sanglés !

Adieu la robe, la soutane et le vulgaire pantalon ! remplacez-moi cela par un calçon de bain, quelque chose de court et de léger qu'une éclaircie puisse sécher après une averse ou un bain forcé. Ni bas, ni guêtres, ni chaussures en cuir, mais de solides espadrilles. Laissez donc vos bottes au vestiaire, à moins que vous ne préfériez les laisser dans les fondrières ; il faut que le pied soit libre et puisse se mouvoir en tous sens, sans gêne aucune, sinon vous perdez l'équilibre à chaque pas.

Garnissez plutôt vos poches d'une excellente boussole et d'un baromètre, cela vous procurera le plaisir de faire de temps à autre quelques études géographiques. Plus d'une fois, si vous êtes habile, vous donnerez à l'Indien de précieuses indications sur la direction à suivre ; car, dans ce dédale inextricable, l'Indien lui-même n'est pas toujours infallible.

N'oubliez pas votre revolver, et ne vous en séparez ni jour ni nuit. Ajoutez-y un excellent fusil de chasse, arme au tir rapide et à longue portée : ce sera votre salut contre les bêtes féroces, votre gagne-pain lorsque la disette se fera sentir.

Et puis?... et puis c'est tout; c'est même déjà trop, car c'est le cas ou jamais d'éviter la surcharge et l'encombrement.

Le jour du départ était arrivé, je me levai à trois heures du matin pour dire la sainte messe, bonheur dont j'allais être privé si longtemps, et mettre la dernière main à mes préparatifs. A six heures j'étais en uniforme de voyage, mes quatre Indiens avaient sac au dos et n'attendaient plus que le signal. En avant donc, et que Dieu nous garde! Et mes rusés compères de partir à fond de train! J'ai beau me démenner, supplier, menacer, rien n'y fait: les voilà déjà dans la vallée et bientôt dans la forêt. Tout vrai Papailactain connaît cette tactique, il n'y manque jamais. Cela lui permet de distancer de quelques cents mètres l'infortuné voyageur, d'inventorier son bagage et de s'en adjuger certains articles. Mais j'étais prévenu, et, partant moi-même au pas de course, glissant, trébuchant, roulant sur cette pente rapide, je parviens néanmoins à les rejoindre juste au moment où, ravis de leur prouesse, ils se disposaient à en recueillir les fruits.

“ — Race de vauriens, je vous y prends donc! Ah! vous allez me payer votre escapade!”

Et, saisissant mon fusil par le canon, je leur administrai dans une certaine partie de leur individu un coup de crosse si bien appliqué qu'ils en perdirent l'équilibre et donnèrent du nez dans la boue. Extrémité douloureuse! mais qu'y faire? c'est le seul argument que comprennent ces natures grossières pour qui la force est la loi suprême. Du reste loin de se fâcher du procédé, mes Indiens se relevèrent en riant; puis me baisant gentiment la main, ils s'emparent de mon bagage et reprennent leur chemin, gais comme des pinsons! Je dois avouer, à leur honneur, qu'ils me furent, dès lors, d'une fidélité à toute épreuve; plus d'une fois même ils se dévouèrent pour me sauver. Mon énergie les avait mâtés. Que le cœur humain a d'étranges secrets, et qui oserait après cela se flatter d'en connaître les ressorts et d'en scruter les profondeurs!

III

COMMENT ON VOYAGE DANS LA FORÊT VIERGE.

Pour arriver au but de mon voyage, en fait de routes je n'avais pas l'embarras du choix. L'unique chemin qui s'offrait à moi était la gorge qui sert de lit au torrent ! Je n'avais qu'un parti à prendre, m'enfoncer avec le fleuve dans ces profondeurs obscures où les rayons du soleil ne pénétraient qu'à de rares intervalles. Aussi souvent que la rivère est accessible, il n'y a qu'à la suivre en se cramponnant aux arbres, aux racines, aux lianes, aux saillies des roches, pour ne pas glisser dans l'abîme qui mugit à vos pieds ; maintes fois on est obligé de frapper de droite et de gauche avec le matchec pour rompre le réseau inextricable des bambous, des lianes, des palmiers à tiges épineuses.

Mais il n'est pas rare que les bords soient trop escarpés et deviennent inaccessibles. De chaque côté du fleuve les rives se dressent comme des murailles lisses, perpendiculaires, sans autre végétation que les scolopendres, les capillaires et les fougères naines ; murailles ruisselantes, tapissées de mousses et de moisissures multicolores. Alors il n'y a pas à hésiter, il ne reste plus qu'à descendre bravement dans le torrent lui-même, en choisissant pour cette traversée périlleuse, la ligne blanche d'écume des brisants ; l'eau y fait rage ; mais c'est une rage impuissante, elle manque de profondeur. Plantez votre long bâton dans les interstices des pierres, appuyez-vous-y fortement, et en avant ! Si le bruit assourdissant du torrent, si la poussière d'eau qu'il vous jette aux yeux, si les violentes secousses qu'il vous imprime vous donnent le vertige, si la tête tourne et que les jambes flageolent, alors, poussez vite un cri, appelez au secours ! Si l'Indien tarde une minute, vous êtes perdu !

Cet accident m'arriva deux fois pendant le trajet de Papailacta à Archidona. Nous passions à gué deux terribles cours d'eau : le *Cosanga*, affluent du *Coca*, et le *Jondaché*, tributaire du *Misagualli*. Une crue subite nous surprit au milieu de la rivière ; l'eau, une eau torrentueuse, m'atteignit tout à coup la poitrine, et je me sentis emporté tel qu'une plume légère par un tourbillon. Grâce à Dieu, mes fidèles Indiens, ceux

que le coup de crosse avait si subitement, si radicalement transformés, veillaient sur moi : ils me saisissent par les pieds et me remorquent ainsi jusqu'à la rive, non sans péril pour leur propre vie. Comme de bon cœur je leur abandonnai, à l'instant même, le pillage de mon bagage, étalant moi-même devant eux les quelques friandises qu'on y avait glissées, jouissant de leur allégresse et de leur gourmandise !

Lorsque le fleuve dessine de trop nombreux méandres, s'obstiner à le suivre, se plier à ses caprices, serait une perte de temps, un jeu périlleux. Vous coupez alors au plus court, vous franchissez l'une ou plusieurs des Cordillères latérales et rejoignez quelques kilomètres plus bas le fleuve qui sert de fil conducteur. Mais les Cordillères ne se laissent pas gravir sans résistance : il en faut faire l'escalade, s'aider des mains presque autant que des pieds, s'élever à force de bras et, en rampant sur les roches gluantes, se suspendre aux lianes comme les singes, ou mieux encore comme les matelots aux cordages de leur navire.

Et si vous rencontrez, étendu sur le sol et vous barrant le passage, l'un de ces arbres gigantesques tombé sous le poids des ans ou déraciné par le cyclone (et rien n'est plus ordinaire), oh ! alors, c'est un supplice inexprimable ! Perdu dans ce chaos végétal, emprisonné par les lianes, obligé de marcher sur des branches que la chute formidable du géant a fracturées, que votre propre poids achève de rompre, vous tombez avec elle au plus profond de cet éboulis de branches, de racines, de parasites de toutes sortes, et vous en sortez déchiré, contusionné, méconnaissable !... Enfin la Cordillère est gravie, mais au prix de quels travaux, de quelles épreuves ! Regardez vos pieds et vos mains déchirés, ensanglantés, vos jambes meurtries, tous vos vêtements en lambeaux. Les mousses, les lichens, les feuilles pourries, les moisissures de toutes nuances sur lesquelles vous vous êtes traîné si violemment ont déteint sur vos vêtements ; elles s'y sont collées, tous les tissus en sont imprégnés ! Allons, allons, fermons les yeux et continuons !

Pendant, lorsque la montagne devient colline, lorsque les pentes abruptes s'adoucissent et s'abaissent vers la plaine,

le voyage change d'aspect et devient moins fatigant. En est-il plus agréable ?

Il n'y a plus d'escalade, mais il faut patauger des heures entières dans l'eau et la boue ! Ne trouvant plus d'écoulement suffisant, les eaux des pluies séjournent dans ces bas-fonds, elles s'y accumulent, s'y pourrissent, mêlées aux détritius de la végétation. Ce sont des marais fangeux, des boues infectes aux teintes verdâtres et bleuâtres, saturées des gaz les plus toxiques, les plus nauséabonds, où grouille tout un monde d'insectes et d'animaux aux formes étranges, repoussantes ! Il faut cependant traverser ces cloaques, s'enfoncer dans ces ordures ! Quelquefois cela vous monte jusqu'à mi-corps : à la fin le cœur vous manque, c'est un commencement d'asphyxie ! Lorsque la fondrière est trop profonde, l'Indien y jette un long bambou qui surnage : et sur ce bambou tremblottant et plongeant, vous vous avancez par des prodiges d'équilibre. Un faux mouvement, une épouvante, le déplacement du radeau cylindrique qui vous porte, une secousse de celui qui précède ou de celui qui suit, et vous voilà à plat ventre dans la fondrière, barbotant comme un canard, gluant et malpropre des pieds à la tête, comme une anguille. Cela fait les délices de l'Indien, il en rit à gorge déployée, jusqu'à se détendre la mâchoire ; il pousse des hurras frénétiques ; mais combien vous en êtes piteux, triste et décontenancé !

Ces marécages sont le séjour de prédilection des moustiques. Le moustique, vous le rencontrez partout : le jour, la nuit, il ne vous laisse aucun repos ; mais ici il s'appelle légion, il y en a des nuées ! Leur musique infernale vous exaspère, vous rend fou ; lorsqu'ils vous tombent sur le corps, c'est par milliers : vous en avez les jambes, les mains et le visage couverts ! C'est une démangeaison insupportable, une cuisson de tout votre être : mieux vaut être dévoré par les lions que piqué par les moustiques ! Il semblerait qu'une longue habitude dût rendre les Indiens moins sensibles à ce supplice, et cependant que de fois je les vis se rouler par terre dans de véritables accès de rage et se mettre le corps en sang !

Et si la pluie, l'une de ces pluies torrentielles, comme il

en tombe là-bas, vient s'ajouter encore aux supplices que je viens de décrire, oh ! alors, je ne connais pas de situation plus lamentable ! L'Indien voyage nu (1), les averses lui glissent sur la peau qui se sèche à la première éclaircie. Mais il n'en va pas ainsi du missionnaire : il est vêtu, et ses vêtements, lui collant à la peau, entretiennent une humidité pernicieuse. Quelle que soit l'élévation de la température, après deux ou trois heures de cette hydrothérapie à contre-temps, il se sent froid, il tremble de tous ses membres, les dents lui claquent : si Dieu ne l'aide, ou s'il ne trouve dans le fond de son sac quelque cordial énergique pour provoquer la réaction, c'est la fièvre !

Cependant, le premier jour de marche est terminé. Il est six heures du soir et nous cheminons depuis six ou sept heures du matin. Admettons que nous nous soyons accordé deux heures de repos pendant la journée ; cela fait un minimum de dix heures de marche. Nous nous arrêtons dans le voisinage d'un ruisseau et généralement au milieu des palmiers :

“ — Allons, enfants, vite du feu et un *tambo*. ”

Et les Indiens de se répandre dans la forêt pour chercher quelques parcelles de bois sec et des feuilles de palmiers qui nous serviront d'abri durant la nuit.

Pendant ce temps, je descends au ruisseau pour me laver. Mes espadrilles sont en pièces : les plus solides font à peine un ou deux jours. Je les jette à l'eau. Mais jeterai-je aussi mes pieds et mes jambes ? Ils sont enflés, meurtris, déchirés, au point de m'inspirer les plus grandes inquiétudes ! Les boues infectes dans lesquelles nous avons marché y ont fait naître deux plaies. Je me baigne dans l'eau limpide du ruisseau. J'arrose les plaies d'acide phénique et me tamponne tous les membres avec de l'alcool camphré.

Je me sens un appétit féroce. Voilà qui est de bon augure ! Quelles que soient les meurtrissures, si l'appétit persiste, le mal n'est que superficiel ; au fond vous êtes en santé, vous n'avez rien à craindre.

---

(1) L'Indien ne porte qu'un très court et très étroit caleçon de toile : encore en dépoille-t-il souvent au passage des rivières.

“ — Joseph (c'est le nom de l'Indien chargé des vivres), prépare vite le riz.”

Mais Joseph souffle inutilement sur le feu depuis trois quarts d'heure, ses joues se gonflent comme un ballon, il s'en échappe une tempête, mais le feu ne s'allume pas. Tout est mouillé dans la forêt, il y pleut sept jours sur dix ! L'habileté de l'Indien pour faire du feu est cependant extraordinaire ; il réussit où vous échoueriez infailliblement. Il commence par abattre un vieux tronc de palmier moitié vermoulu, puis il le fend, et, dans la partie creuse de l'arbre, dans le canal médullaire qui nécessairement a échappé à la pluie, cherche tous les éclats de bois que la sève a abandonnés. Il les divise en fragments de la grosseur d'une paille, soit de la *shigra* (1), le charbon qu'il a conservé la veille et le silex qui lui sert de briquet, et tout aussitôt les étincelles de jaillir et le charbon de devenir braise. Oui, mais comment communiquer l'incendie au bois s'il est mouillé ? Ce sera plus difficile et demandera deux ou trois heures. Le voyageur devra s'armer de patience en attendant le succès de l'opération.

C'est l'Indien porteur du vêtement qui est chargé de construire le *tambo*, c'est-à-dire l'abri où nous passerons la nuit. Lecteurs, n'allez pas rêver d'une cabane à la Robison, ni même d'une hutte de charbonnier, ce luxe ne nous est plus possible. Notre *tambo* est un simple toit en feuillage de palmier : l'un de ses bords repose sur le sol avec lequel il forme un angle aigu ; l'autre, soulevé à une hauteur d'environ deux mètres, est supporté par deux pieux solidement fixés en terre. Il est donc ouvert sur le devant et sur les côtés. On y jette quelques feuilles de palmier ou de balisier, et sur ce feuillage vous étendez votre couchette.

Tout cela est bien, si le temps est beau ; mais s'il pleut ou s'il vente pendant la nuit, si l'ouragan se déchaîne ? Alors le voyageur est à plaindre : le léger toit qui l'abrite est emporté comme une feuille d'arbre. En vain essaie-t-il de se débrouiller sous les trombes d'eau qui le surprennent en plein sommeil, de recueillir les pièces éparses de son bagage, au sein de ces ténèbres épaisses. En vain appelle

(1) La *shigra* est un sac en filet, une sorte de gibecière que les Indiens portent en bandouillère.

til ses Indiens ; les sifflements de l'ouragan, le craquement des branches qui se heurtent, se brisent et tombent avec fracas, le crépitement de la pluie sur les branches et des gouttières innombrables sur le sol, couvrent sa voix. D'ailleurs, ces braves gens sont eux-mêmes bien en peine, et tout leur dévouement serait impuissant à le soulager.

Et que dirai-je du vampire, ce rôdeur de nuit, ce buveur de sang ? Qu'on ne croie pas qu'il soit rare ; comme le moustique, il est partout ! Il ne se passe pas de nuit qu'il ne fasse de nombreuses victimes ; que d'enfants, que d'animaux meurent d'épuisement à la suite de ses morsures ! Il s'attaque de préférence aux animaux, aux chiens par exemple ; mais s'il n'y a pas d'animaux dans le voisinage, c'est sur le voyageur qu'il applique ses hideuses mâchoires.

Les pieds, les mains, le visage, toutes les parties visibles du corps sont l'objet de sa convoitise ; il les saigne d'importance et ne se retire que quand il est ivre de sang. Presque chaque nuit nous eûmes des victimes du vampire ; à peine étions-nous étendus sur nos lits de feuillage, ses ailes malpropres nous frôlaient le visage, le premier endormi recevait sa visite et le festin commençait. On s'en apercevait, au lever, à l'air consterné du patient, à son peu d'entrain pour la marche, à son humeur massacrant. Dieu merci, cette bête hideuse ne me fit aucune saignée, et c'est à Périco que je dois d'en avoir été préservé. Mon petit compagnon s'étendait invariablement sur mes pieds, et ce fut lui qui reçut toutes les blessures. Il me payait donc de son sang le service que je lui avais rendu : c'est ainsi que la Providence récompense une bonne action !

Lecteur, je ne dirai rien du tigre, ou du léopard, ou de cette armée de fauves qui rempl. la forêt de carnage. Nous rencontrâmes souvent leurs pistes, mais jamais leurs aimables personnes. Si peu de voyageurs ont eu cette bonne fortune, que je ne puis m'empêcher d'y voir une protection spéciale de la Providence. Celui qui me ravit Périco le fit si lestement que les Indiens eux-mêmes n'y virent que du feu ; les traces seules nous attestèrent le crime. Au reste, nous voyageâmes toujours avec une extrême prudence, ne nous séparant jamais du gros de la troupe ; la nuit, je m'ins-

tallais au centre de mon bagage, ayant à ma portée mon fusil, mon revolver et un matchec long comme un sabre.

Le lever est toujours triste dans la forêt. Vous avez mal dormi et par conséquent mal reposé ! Et puis tout est humide autour de vous. Il vous faut reprendre les vêtements de la veille, remettre sur le corps ces guénilles malpropres et mouillées, et le cœur vous manque ! on s'en aperçoit à votre moue, à votre silence, à l'engourdissement général de votre personne. Allons, *sursum corda*, et en avant !

#### IV

##### EN ROUTE VERS ARCHIDONA.

Maintenant que nous connaissons d'une façon générale les épreuves et les périls qui nous attendent, ne perdons plus un instant, marchons vers Archidona.

Et d'abord, sortons au plus tôt de la gorge resserrée où coule le *Maspa*. Nous y sommes comme dans le goulot d'une bouteille; sans horizon, sans perspective. On y étouffe ; l'humidité pénétrante qui s'en dégage produit une sorte d'engourdissement. C'est le séjour de prédilection des prêles, des fougères arborescentes, de mousses de toutes nuances et de toutes formes, en un mot de tous les cryptogames amis de l'ombre et de l'humidité. C'est à peine si nous rencontrons quelques palmiers rustiques (1), les seuls qui puissent végéter dans cette atmosphère trop tempérée.

Au sortir de la gorge de Guacamays, sur un promontoire que trois puissantes rivières : le *Maspa*, le *Quijos* et le *Vermejo* viennent ceindre de leurs eaux comme d'un rempart, nous rencontrons Baéza. Ce fut jadis une ville florissante, la capitale de la province de Quijos qui embrassait alors tous les territoires compris entre le Pastazza et la Cordillère de Putumayo. Avouons que la nuée d'aventuriers espagnols qui s'abattit sur ce coin de terre privilégiée, avait du coup d'œil et l'instinct de sa conservation ! Indépendamment de la beauté du site, de la proximité de nombreuses rivières aurifères, c'est encore une position défensive de premier

---

(1) Palmiers du genre *chamocrops*.

ordre. Et cependant, à la première nouvelle des terribles représailles exercées par les Jivasoés contre les cités, peuplées de Logrono, Valladolid et Sévilla de Oro, la panique des habitants de Baéza fut telle, que tous s'enfuirent à la Sierra, délaissant leurs plantations, sacrifiant leur fortune. Bon nombre d'Indiens timides les suivirent dans leur fuite précipitée, et j'imagine que Papailacta doit son existence à quelques-uns de ces émigrés : les traditions encore vivaces parmi les Indiens ne permettent guère d'en douter.

Cela se passait en 1599<sup>(1)</sup>, et quarante et un ans seulement après que cette ville eut été fondée. Aujourd'hui Baéza n'est même plus un village : nous y trouvâmes trois cabanes d'Indiens ! Des splendides plantations que la main de l'homme avaient créées dans ces solitudes, il ne reste plus que la grenadille (2), la noranjilla (3), l'avocatier et la pomme cannelle. Leur vigueur native leur a permis de résister à l'envahissement des plantes agrestes. Tout le reste a été étouffé et remplacé par la végétation luxuriante mais improductive de la forêt vierge.

Baéza marque le point de départ d'une nouvelle étape. Jusqu'ici nous nous sommes avancés constamment dans la direction de l'est, les cordillères latérales ne nous permettant pas de couper au plus court et de voyager en diagonale de Papailacta à Archidona. Mais le sol prend tout à coup une allure plus calme, ses convulsions s'apaisent, ses pentes s'adouccissent. Aussi, tournant brusquement au sud, franchissant, non sans de grands dangers, le Cosanga et le Jondaché, nous marchons directement sur Archidona.

Comment décrire les scènes merveilleuses qui se succèdent sous nos yeux et nous font oublier fatigues et blessures ! Ce n'est plus la gorge sombre et humide, c'est la vallée riante,

---

(1) La première ville importante fondée par les Espagnols dans cette contrée sauvage fut Quijos, sur la rive sud du rio Quijos, 00 30' de latitude sud et 00 45' de longitude est. Cette cité, qui fut la première capitale de la riche province de Quijos, n'eut qu'une existence éphémère : fondée en 1552, elle disparut en 1553 et fut remplacée par Baéza. L'imperfection du site primitivement choisi fut sans doute la cause de sa ruine.

(2) *Passiflora edulis*.

(3) *Solanum quitense*.

ensoleillée, parée comme pour une fête ! Le fleuve y court rapide encore et tout blanc d'écume ; toutefois sa fougue s'est calmée, le tonnerre de sa voix s'est apaisé : au lieu de déraciner et d'entraîner les roches dans son effort impétueux il les ceint d'une frange d'écume blanche comme la neige, dépose à leurs pieds ou sur leurs fronts les feuilles verdoyantes et les ramaux fleuris que les arbrisseaux ont laissé tomber dans son sein ou que lui-même leur a ravis au passage. Et pourquoi sa colère résisterait-elle à tant de charmes irrésistibles, à tant d'appréts somptueux ? Ne semble-t-il pas que toute cette fête de la nature soit pour lui ? Des arbres géants, siphonias (1) et bombax qui bordent ses rives, retombent mille festons fleuris. D'innombrables arbustes, chargés de fleurs et de parfums, se sont penchés sur ses eaux comme pour leur faire cortège, pour les nuancer de leurs reflets, pour y imprimer leurs images. Les bras immenses des grands arbres se sont cherchés, ils se sont tendu la main d'une rive à l'autre, ils ont marié leur feuillage, associé leur parure étincelante : bras robustes et charmants d'où pendent d'innombrables bracelets, lianes et sarmenteuses au feuillage multicolore, aux fleurs de pourpre, aux entrelacs fins, déliés et compliqués comme des filigranes, aux torsades magnifiques. Des arcs de verdure se sont formés, arcs festonnés, enguirlandés, parés de tout le luxe d'une végétation sans rivale ; et sous ces arcs il s'avance en triomphateur !.....

Allons, asseyons-nous quelques instants, jouissons de ce spectacle enchanteur ! Regardons les grands papillons aux ailes d'azur sur lesquelles scintille une poussière plus resplendissante que l'or, le diamant et toutes les pierres précieuses. Ils passent d'une rive à l'autre, lentement, en décrivant mille courbes capricieuses : pour les suivre dans leur course aérienne, pas n'est besoin de lever les yeux, il suffit de regarder leur image dans le cristal de la rivière.

Les colibris remplissent les buissons en fleurs, c'est un bruit sement d'ailes comparable à celui d'un essaim sorti de la ruche ! Il y en a de blancs, de verts, d'azurés ; d'autres étincellent comme de l'or liquide, passent et repassent devant nos yeux comme des jets de flamme. Quelle palette de mag-

(1) *Siphonia elastica*.

cien a versé ses couleurs sur cette miniature d'oiseau ! Quelle fée, quel génie a donné des ailes à ces pierreries animées, lancé dans l'espace ces turquoises et ces émeraudes, fait éclore ces rubis !

La vie de ces oiseaux-abeilles se passe à butiner le suc des fleurs ; on les voit voler de l'une à l'autre, y plonger leur bec si finement effilé, mais on ne les voit jamais y poser les pieds. L'abeille gourmande se vautre dans le calice des fleurs ; elle en sort alourdie, à moitié ivre, toute maculée de pollen ; le colibri aspire la substance, mais n'en subit pas le contact. C'est le seul oiseau qui ne redoute pas la présence de l'homme ; il ne daigne même pas s'en apercevoir ; il passe si près de vous que ses ailes vous frôlent le visage : vous pouvez donc assister sans crainte à ses évolutions, à ses manèges, à son travail ; il ne s'esquivera que si vous avancez la main pour le saisir. Nous trouvâmes un nid de colibris, un nid si petit, si mignon, que celui du roitelet eût semblé un louvre, quelque monument fameux en comparaison ! Au lieu d'être arrondi comme le sont généralement les nids d'oiseaux, celui-ci avait une forme elliptique. L'intérieur était garni de fine mousse, de brins d'herbe et d'effluves de coton : on eût dit une valve de coquillage aux reflets nacrés ! Dans ce berceau minuscule reposait un seul petit : le colibri n'en a jamais plus de deux. Au lieu de s'effrayer de ma présence, de voler d'un air inquiet en poussant les cris d'appel habituels aux oiseaux en pareil cas, le père et la mère continuèrent tranquillement le service de leur nourrisson, lui apportant la becquée, ajustant les plumes naissantes, composant son nid ! Que de jolies choses la Providence a cachées au fond des bois !

Cependant une sensation pénible, celle de la faim, nous arracha bientôt aux contemplations et aux émotions qu'excitaient en nous ces scènes grandioses et gracieuses à la fois.

Nos provisions de bouche s'étaient gâtées ; parfaitement salées et séchées au départ, les viandes s'étaient néanmoins décomposées sous la double influence combinée de l'humidité et de la chaleur. Que devenir dans ce désert où, quoiqu'on ait dit, ni le lait ni le miel ne coulent à flots, où les arbres ne distillent qu'une sève amère, où les fruits sont

rare et se tiennent à des hauteurs inaccessibles? Nous n'étions qu'à trois jours d'Archidona; mais encore fallait-il se nourrir pendant ces jours et ne pas tomber de fatigue et d'inanition! Je résolus de chercher, et cette circonstance me permit d'apprécier l'habileté et l'instinct de mes Indiens.

Nous nous mîmes à l'affût dans un fourré que traversait un ruisseau limpide, et aussitôt mes Indiens d'imiter, qui les piaulements du singe, qui les gloussements des dindes sauvages; celui-ci brame comme un cerf, celui-là fait entendre les cris rauques des perroquets et des mangos. Tous les bipèdes et quadrupèdes du voisinage se laissèrent piper: en moins de cinq minutes, singes, perroquets et dindes couvraient, joyeux et habillards, les arbres qui dominaient le fourré où nous étions blottis. Pan! pan! j'envoie une double décharge; deux dindes et un singe de grande taille (1) tombent lourdement sur le sol.

La joie de mes Indiens est indescriptible! Ce sont des bonds, des cris, des sauts périlleux, des exclamations inénarrables. En un clin d'œil les dindes sont déplumées et vidées; en guise de broche on leur passe à travers le corps une longue tige de *chonta* (bois de fer), et les voilà prêtes pour la cuisson.

Mais le singe! comment décrire les apprêts du festin du singe! Ils le saisissent par les mains, par la queue, par le menton, le secouant violemment, vociférant toutes les injures que les Indiens ont coutume de prodiguer aux ennemis morts sur le champ de bataille. Puis ils lui coupent la tête qu'ils plantent au bout d'une pique et promènent en hurlant autour du brasier. Ils s'emparent des mains, dont ils tenaillent les nerfs et contractent les muscles. Evidemment mes Papailactains reviennent à l'état de nature; les scènes d'anthropologie de leurs ancêtres hantent leur cerveau, exaltent leur imagination. C'était un jeu périlleux; car déjà leur insolence prenait des proportions inquiétantes; je résolus donc de le faire cesser au plus tôt. Saisissant l'animal par la queue, je déclarai crânement que j'entendais avoir ma part du festin. Cette ouverture inattendue coupa court à leur gaieté sauva-

---

(1) Un *ateles rufus*.

ge et sanguinaire ! Ils en restèrent visiblement déconcertés, se regardant comme des gens qui n'ont pas bien compris ou qui ont peine à vous prendre au sérieux. Mais quand ils me virent, le matchec à la main, procéder au dépouillement de l'animal, alors leur incrédulité cessa et ils m'aiderent tranquillement dans la besogne désagréable que je m'étais imposée. Je m'adjugeai les deux bras ; eux s'emparèrent du reste. La tête, les mains, le tronc, les intestins, rien, absolument rien, n'échappa à leur appétit de cannibales. Puis ce fut la peau qu'ils soumièrent à une grillade prolongée et dévorèrent avec ses poils rôtis et nauséabonds. Plus d'une fois il me fut impossible de dissimuler ma répugnance. Mais lorsque je les vis plonger leurs mains malpropres et sanglantes dans la cervelle fumante du singe, puis se jeter comme des fauves sur les cartilages de la tête et du visage, mon dégoût ne connut plus de bornes et j'éclatai en imprécations contre cette race de vautours et de chacals ! Eux, satisfaits et repus, s'étendirent lourdement sur le sol et, pour toute réponse, s'abandonnèrent au sommeil pesant du boa qui digère sa proie.

Après le Cosanga et le Jondaché, nous passons le Mondayacu et quelques cours d'eau de médiocre importance. Les mouvements du sol sont presque insensibles ; il est évident que nous touchons à la plaine. Plus nous avançons, plus la végétation prend des proportions grandioses, plus aussi le chemin s'obstrue et résiste à nos efforts pour rompre les broussailles qui s'y sont enchevêtrées. A moitié enterrés dans les boues visqueuses qui couvrent le sol dans cette partie de la forêt, nous sommes encore emprisonnés dans les bambous et autres graminées ligneuses qui rivalisent de hauteur avec les arbres et les palmiers. Armés du matchec, nous fauchons à droite et à gauche tout ce qui s'oppose à notre marche ; mais les broussailles, abattues et foulées aux pieds, s'attachent à nos jambes et se vengent cruellement de l'émondage auquel nous les soumettons.

Dérangés dans leur retraite et leurs habitudes, les serpents s'échappent en sifflant. Quelques-uns, plus hardis, attendent fièrement, le cou dressé, prêts à s'élancer en avant ; mais, prompt comme l'éclair, l'Indien s'élance lui-même armé du

matchec et met en pièces son dangereux adversaire. Les grandes espèces ne sont pas celles que l'Indien redoute le plus : il les voit, il les entend, il a d'ordinaire le temps d'échapper ou de se préparer au combat. Les petites espèces sont bien autrement dangereuses : silencieuses et rusées, tapies dans la touffe d'herbe, sous la branche pourrie, dans les feuilles mortes qui jonchent le sol, elles se tiennent en embuscade. Malheur à l'Indien s'il pose son pied nu dans le voisinage de son ennemi, les crocs aigus de la vipère s'y enfoncent et le pauvre homme tombe à terre en poussant des cris lamentables. Toutefois son sang-froid ne l'a pas abandonné. Il commence par tuer la bête traîtresse qui l'a mordu ; homéopathe à son insu, il se servira de la chair de la vipère pour composer l'antidote qui expulsera de ses veines le poison ; il obligera celle qui lui inocula la mort à lui rendre la vie. En attendant, il applique ses lèvres palpitantes sur la blessure pour en aspirer le venin. De retour à sa cabane, il compose l'onguent dont nous avons recueilli la formule, et d'ordinaire il se guérit.

V

ARCHIDONA.

Oui, nous y sommes enfin ! Voilà dix jours que nous marchons, que nous couchons à la belle étoile, recevant les averses, essuyant les boues, laissant aux buissons des lambeaux de nos vêtements et quelquefois, hélas ! des lambeaux de chair... Dieu, que cela paraît long !

“ — Enfants, où est le village ? montrez-moi le village. ”

Pour toute réponse, les Indiens m'indiquent du doigt une case couverte en feuilles de latanier et clôturée par une palissade de palmier : c'est l'église ! Puis, tout auprès, une cabane construite dans le même style, derrière laquelle s'étend un terrain cultivé planté de bananiers et de cannes à sucre : c'est le couvent des Pères jésuites !

Ce couvent eût-il été la dernière bicoque du monde, pour moi, c'était plus qu'une oasis, plus qu'un Eden. Dans le délire, dans l'état lamentable où j'étais après cette rude étape, c'était comme une île fortunée pour le pauvre naufr-

gé ! J'y entrai à la façon d'une trombe, comme si j'eusse peur qu'il ne m'échappât ou ne s'évanouît à mes yeux comme un rêve. Grande fut la surprise des religieux : personne ne comptait sur moi ! Grande aussi fut leur joie.

Tout le monde, Pères et Frères, accourt autour de moi, me questionne, me félicite, s'empresse à me servir. Comme aux jours de l'antique hospitalité, si divinement décrite dans l'*Odyssée*, on apporte de l'eau pour le bain, des vêtements pour remplacer les haillons hideux et sordides dont j'étais revêtu. Ce sont de jeunes Indiens qui me rendent ce service, avec toutes les précautions exigées par les meurtrissures dont j'étais couvert ; mon pauvre bagage est débouclé, on en sort tout ce que l'eau des rivières et des averses, tout ce que les boues des fondrières ont respecté. Puis on me présente des fruits rafraîchissants, on exprime dans de grandes coupes le jus parfumé de l'ananas et je bois cette liqueur avec délices.

Il faut avoir passé par où j'avais passé, souffert ce que j'avais souffert, il faut avoir vécu dans cette solitude effrayante, pour comprendre ce qu'il y a d'indicible joie à revoir, au fond des forêts, si loin du monde civilisé, un visage humain, un visage intelligent et aimable qui vous accueille le sourire sur les lèvres ! Vint-on des pôles les plus opposés de la naissance, de l'éducation, de la politique, eût-on l'esprit rempli de préjugés, tout cela disparaît, tout cela se fond dans un cordial embrassement, comme la neige sous un chaud rayon de soleil, et la fusion des cœurs s'opère comme par enchantement. Mais mes hôtes étaient mes frères dans l'apostolat, mes frères aînés ; une même vocation nous rassemblait au fond du désert ; aussi notre rencontre prit-elle de suite un caractère d'intimité que je n'oublierai jamais.

\* \* \*

Pendant que l'on prépare le repas, les Pères me font asseoir sur un large banc placé dans la galerie de bambous qui rayonne autour du couvent, et sert à la fois de corridor et de promenoire. La maison des Pères est orientée de l'est à l'ouest : la façade principale donne sur la place de l'église

et regarde l'occident. C'est là que nous nous asseyons pour jouir des derniers rayons du soleil couchant, pour contempler les lignes austères de la grande Cordillère qui se dessinent en traits sombres sur le ciel de feu. Nous embrassons alors d'un seul coup d'œil tout ce massif montagneux, dont j'avais suivi les pentes pour descendre à la plaine d'Archidona, depuis l'arête puissante qui sert de centre à cette multitude infinie de montagnes secondaires et de collines, jusqu'aux dernières ondulations du sol qui viennent expirer dans la plaine. Toutes ces montagnes minuscules, gouttelettes échappées de la mer de feu dont les vagues refroidies donnèrent naissance à la grande Cordillère, ressemblent à de paisibles agneaux mollement étendus près de leurs mères sur l'herbe de la prairie. Le paysage d'Archidona a donc quelque chose de gracieux et d'aimable : le voyageur, épuisé par dix jours de marche dans des chemins boueux, épineux et rocailleux, s'y repose avec complaisance.

Cependant, tout en admirant, tout en m'enivrant du spectacle de cette belle nature, j'étais préoccupé. Des montagnes, j'en avais plein les yeux ; j'entendais la voix puissante du Misagualli, rivière qui coule à quelque cent mètres de l'église ; mais je cherchais vainement les habitations des Indiens ; il n'y avait trace de village.

“ — Père, où sont les Indiens, où est le village ?

“ — Mais vous savez bien qu'il n'y en a pas !

“ — Non, certes, je ne le savais pas ! ”

C'est qu'en effet, Archidona, comme Canélos, comme tous les prétendus villages, dont on peut lire les noms en grosses italiques sur une carte de l'Equateur, Archidona est un village sans habitants. Cela étonne, n'importe, il faut en prendre son parti : cela est ainsi !

L'Indien vit solitaire dans la forêt ; il vit à deux, trois, huit ou même quinze jours de l'église, qui sert de centre de ralliement. Jusqu'ici, tous les efforts des missionnaires pour inspirer à leurs néophytes le goût de la vie sociale ont échoué. Que l'on parcoure l'immense territoire qui, des rives de l'Amazone et des frontières du Brésil, s'étend jusqu'à la Cordillère ; que l'on sonde les dernières profondeurs de la forêt ; que l'on fouille toutes les sinuosités des innombrables fleuves

qui arrosent cette région, l'on n'y trouvera pas la plus légère ébauche de vie sociale, pas un village, pas un hameau, pas même deux cabanes juxtaposées !

Pour édifier son *tambo*, l'Indien choisit un lieu solitaire, où personne ne puisse ni le voir, ni l'entendre, ni l'épier dans sa vie de famille, ni le troubler dans ses orgies. Il le place à proximité d'un ruisseau et, quand cela lui est possible, dans le voisinage d'une rivière navigable.

Le site choisi, il fixe en terre les colonnes de l'édifice : ce sont les troncs noirs et robustes de la *chonta* (bois de fer), et sur ces colonnes il établit un toit de feuillage supporté par des traverses de bambou. S'il vit dans le voisinage d'une tribu féroce avec laquelle il soit en guerre, il se clôture d'une haute et solide palissade, sinon le *tambo* reste ouvert sur toutes ses faces. Autour de la cabane se trouve la *chacra*, c'est-à-dire la plantation de yucca, de bananiers et de rocouyers. Si l'Indien est infidèle, il ne sort de sa demeure que pour la chasse et la pêche, il ne fusionne avec les autres membres de la tribu que dans les grandes circonstances : pour la guerre ou la rapine, pour les fêtes sanglantes ou burlesques que la tradition a consacrées. S'il est catholique et qu'il y ait un missionnaire dans le voisinage, on l'amène assez facilement à assister à la messe tous les huit ou quinze jours.

Le fond de ces natures ombrageuses, c'est un amour exclusif de la liberté : ni contrôle ni témoin ! cette maxime de sauvage indépendance résume toutes leurs aspirations.

## VI

### LES INDIENS, LEUR PHYSIQUE ET LEUR MORAL.

Le lendemain était un dimanche, j'allais donc avoir l'occasion de voir les Indiens !

Il en vint environ trois cents. Jugez de leur stupéfaction, lorsqu'ils aperçurent mon habit ! Jamais ils n'avaient rien vu de semblable. Aussi, lorsqu'au sortir de la forêt ils débouchèrent sur la place où je me promenais en compagnie d'un Père, ce fut une panique générale : femmes et enfants rentrent précipitamment dans la forêt, les hommes restent

en place et comme cloués au sol. Le Père m'ayant pris par la main, nous allâmes au-devant d'eux pour les enhardir et les ramener. Leur effarement fut de courte durée ; on ne leur eût pas plutôt dit que j'étais un Père, qu'il fit place à une familiarité naïve et quelque peu gênante. Ils me prennent les mains, me caressent la barbe, ils veulent savoir de quel bois est mon rosaire, si mon habit est une peau d'animal... Puis c'est mon capuce et mon scapulaire dont ils s'emparent, qu'ils retournent en tout sens, dont la forme les intrigue visiblement. Ils s'oublient jusqu'à plonger leurs mains dans mes poches et mes manches, jusqu'à me poser les questions les plus ridicules et les plus désopilantes ! Décidément j'ai affaire à de grands enfants !

N'y tenant plus et voulant faire cesser une inquisition aussi minutieuse, aussi indiscreète, je me réfugie dans ma chambre. Mais ils m'y suivent en courant et me voilà pris comme dans un guépier. Tout mon bagage est inventorié, retourné, éparpillé ; le moindre objet, un brin de fil, un bouton, une épingle, est matière à exclamation, à un long examen...

“ — Ah ! vous voulez tout voir, eh bien ! tenez, voici mon fusil ! ”

Et le sortant de sa gaine, je l'étale sur ma table... Ma cellule se vide comme par enchantement, mes Indiens se précipitent tous vers la porte, au risque d'emporter dans leur élan la fragile cloison de bambou, et me voilà seul remettant un peu d'ordre dans mon domicile.

En réalité, les Indiens sont de grands enfants, enfants par l'intelligence, par le caractère, par les habitudes, mais non pas par les passions ! Lorsque l'une d'elles leur gronde au cœur, lorsque la colère ou la vengeance allume un feu sombre dans leurs prunelles, lorsque le libertinage les rend soupçonneux et défiants, lorsque les fumées de la chicha leur montent au cerveau, il faut les approcher avec une extrême prudence, éviter surtout de les déranger dans leurs habitudes, de s'égarer dans les buissons touffus où s'élèvent leurs tambos : ce ne sont plus des enfants, ce sont des fauves ! Voilà dix-huit ans que la Compagnie de Jésus est rentrée en possession de la mission d'Archidona ; pendant cette période,

Bien des missionnaires se sont succédé sur les rives du Misagalli, du Coca et du Napo; en est-il un seul qui n'ait eu à subir les plus graves outrages, qui n'ait été menacé par le matchec ou la lance de l'Indien? Je ne le crois pas. Un jour, le R. P. Perez veut les contraindre à la vie commune; il essaye de les faire sortir de leur forêt et de les établir autour de l'église: tout aussitôt quarante bras, armés de longs coutelas, se lèvent sur sa tête, il échappe comme par miracle. Que de faits analogues je pourrais citer!

Cependant l'Indien d'Archidona et du Napo passe pour être timide et résigné, et cela est vrai si vous le comparez aux tribus belliqueuses et féroces qui vivent au sud du Napo. L'absence de voisins dangereux, la sécurité profonde dont il jouit ont endormi peu à peu ses instincts guerriers et modifié son caractère. Mais qu'on ne s'y trompe pas, sa résignation est plus apparente que réelle. Pour peu que l'on heurte ses préjugés, que l'on contrarie ses instincts, tout aussitôt la bête sauvage de reparaître agressive et cruelle: son courage s'est émoussé, mais non pas sa férocité. Plus dissimulé que l'Indien du sud, il n'en est que plus redoutable; avec lui il est sage de rester toujours sur ses gardes, toujours sur la défensive; si vous êtes fort, il vous respectera; si vous êtes faible et désarmé, il vous immolera.

— Tuons le Père, se disaient-ils les uns aux autres, un jour qu'ils naviguaient en compagnie du P. Frozi sur le Napo.

— Oui, oui, tuez-le, s'écriaient les femmes, toujours plus ivres de sang et de carnage que les hommes; lorsqu'il tournera le dos pour sauter de la pirogue sur la rive, alors ce sera le moment. Vous l'assommerez à coups de pagaie et nous jeterons son cadavre à la rivière.”

Tout cela se disait au milieu des rires, sur le ton du plus gai, du plus innocent badinage.

Leur succès était d'autant plus certain, que le Père n'avait pu pénétrer leur infâme complot: nouveau venu parmi les missionnaires, il ne parlait pas encore l'inca qui est la langue des sauvages!... oui, mais pour leur malheur il comprenait déjà! S'armant de sa carabine qu'il avait imprudemment déposée dans le fond de la pirogue, il se lève terrible.

Tous mes Indiens de se jeter à l'eau ; plongeant et replongeant afin d'éviter les balles, ils gagnent la rive opposée et s'échappent à travers la forêt.

Lorsque l'on est armé, ce n'est donc que demi-mal ; mais si ces lâches agresseurs tendent au prêtre une embûche sacrilège, l'assaillant au pied de l'autel ; si tout à coup le matchec s'abat sur sa tête ; si les lances lui percent le flanc, alors tout est perdu ; ou plutôt tout est gagné ! car cette scélérateuse lui vaut la palme du martyr. Or, cela s'est encore vu !

L'Indien d'Archidona ne ressemble en rien à l'Indien de l'intérieur dont trois siècles de servitude et de mauvais traitements ont altéré le type, alourdi la démarche, rapetissé la taille, assombri et faussé le caractère. Transformé en bête de somme par des maîtres sans entrailles, obligé dès son enfance de porter de lourds fardeaux, le front toujours bandé et les épaules chargées, son corps a fatalement dévié du type primitif et perdu ses proportions. Une grosse tête sur de larges épaules, un buste énorme sur des jambes de nain, tel est l'Indien de l'intérieur. Il y a dans sa physionomie, dans son maintien, dans sa démarche, dans le son de sa voix, quelque chose de si doux, de si humble, et aussi de si gauche ; on sent si peu de spontanéité, de liberté dans ses mouvements, que le pauvre homme fait pitié. Il parle peu et rit moins encore : sa langue ne se délie, sa figure ne s'anime, ses muscles ne se détendent que pendant l'ivresse, et il s'y plonge souvent. Il ne se déride qu'en face de la mort : après le dur esclavage de cette vie, la mort lui est une délivrance. Alors se manifeste son mépris de la vie, alors aussi fait explosion toute la poésie ensevelie dans cette âme ! Aussitôt que la mort a touché l'un des siens, qu'elle est entrée dans son misérable taudis, il appelle à lui les joueurs de harpes et de flûtes, invite sa parenté, et sa maison s'emplit d'harmonie. On festoie, on s'abandonne à la joie la plus bruyante : l'un des captifs a rompu ses chaînes, et ses frères esclaves chantent son départ.

Regardons maintenant son frère d'au-delà des monts, son frère demeuré libre au fond des forêts : quelle différence !

N'étaient quelques traits identiques et indélébiles, quelques signes de race, l'on ne devinerait jamais leur parenté !

L'Indien est généralement d'une taille au-dessus de la moyenne ; mais, même lorsqu'il est petit, il paraît grand. Il y a dans les heureuses proportions de son corps, dans le maintien, dans le port droit et majestueux de sa tête, quelque chose qui ajoute à sa stature et fait illusion. Chez lui, tout est naturel et spontané, vie et mouvement, tout est exubérance, originalité, excentricité même. S'il parle, s'il discute, sa voix prend des intonations bruyantes, sa figure s'anime, son geste se précipite : tout le corps entre en exercice, les yeux lancent des éclairs, la longue chevelure se secoue comme une crinière : ce n'est plus une tête d'homme qui vous parle, c'est une tête de lion !

En étudiant cette race intéressante, deux types nous sont clairement apparus. L'un au visage large et aplati, aux pommettes saillantes, au nez droit et évasé, à la chevelure lisse et d'un noir mat, c'est le type qui semble prédominer à Archidona et au Napo, c'est le moins intelligent, le moins sympathique. L'autre au visage légèrement bombé, au nez aquilin, renforcé par de puissantes narines. La chevelure est un peu moins abondante, d'un noir moins foncé, mais elle a les tons chatoyants de la soie et retombe en longues boucles sur les épaules. C'est le type indien par excellence, celui qui prévaut au Curaray, à Canélos et sur les rives du Bobonaza ; il ne le cède en rien au type européen. Au reste, ces deux types sont mêlés, se rencontrent partout ; nous n'entendons indiquer qu'une prédominance. Nulle part, nous n'avons rencontré ce prognatisme facial, ces visages en museaux que certains ethnographes attribuent à la race indienne. Les têtes, disséquées par les terribles Jivaros et dont tant d'exemplaires ont été expédiés en Europe, accusent toutes, il est vrai, un prognatisme très accentué. Mais n'oublions pas que ces têtes n'ont plus l'ossature qui en déterminait les proportions ; qu'en les disséquant, pour les réduire au volume d'une orange, la main du Jivaros les a déformées.

Le nom de *Peaux Rouges* que l'on donne aux Indiens pourrait faire croire que leur peau a tout au moins les reflets du

cuire. Or, il n'en est rien, nos Indiens sont bruns, mais d'un brun que certains peuples du midi de l'Europe ne pourraient désavouer. Leur nom de Peaux Rouges vient sans doute du vermillon dont ils se peignent le corps, du tatouage qui leur est familier.

Tous les Indiens, hommes, femmes et enfants, pratiquent le tatouage, c'est leur coquetterie et ils y sont obstinément fidèles. Ce sont les grains rouges du rocouyer (1) qui leur fournissent les couleurs; ils les broient dans la paume de la main, les étendent d'un peu de salive; puis, l'index leur servant de pinceau, ils se dessinent sur le visage et sur le corps les figures les plus bizarres, les plus fantastiques; tout cela pour se donner des airs de matamore et de croquemitaine. Honteux de n'avoir pas de barbe, ils se dessinent de formidables moustaches; beaucoup se peignent en noir la mâchoire inférieure.

Cette absence de barbe est à noter, c'est évidemment l'un des traits caractéristiques de la race indienne. Pendant notre voyage, nous vîmes un nombre considérable d'Indiens, de langues et de tribus très opposées; nous ne remarquâmes pas le plus léger duvet sur ces visages éternellement jeunes.

Si l'on ajoute au tatouage les ornements bizarres dont ils se parent, les couronnes en plumes de toucan ou de colibris, les coiffures en peau de singe agrémentées d'ailes de coléoptères aux reflets métalliques, les colliers en dents de singe ou de tigre, les bracelets en peau de serpent, les mille futilités, coquillages, noyaux de fruits, dépouilles d'animaux dont ils se chargent les épaules, on aura de leur accoutrement une idée presque complète. Au reste, il n'y a pas de tenue officielle, de costume national, chacun se peinturlure et s'attife comme bon lui semble. Il faut voir tout ce beau monde en costume de gala; il faut le voir à l'église les jours de fête, pour se faire une idée des extravagances dont la pauvre imagination est capable lorsqu'elle n'a d'autre règle que sa fantaisie!

L'Indien catholique du Curaray, du Napo et d'Archidona se marie généralement très jeune, les garçons à quatorze ans et les filles à douze ans. Ce sont les missionnaires qui

---

(1) *Bixa orellana*.

ont introduit cette coutume moralisatrice dont l'effet immédiat a été d'avoir un accroissement sensible de la population, et une diminution non moins sensible dans les crimes qui ont pour principe les mauvaises mœurs. Plût à Dieu qu'elle existât partout où l'Évangile a été prêché, nous n'aurions pas à déplorer les crimes dont nous parlerons plus tard !

Donc, à quinze ans, le jeune Indien est généralement père. Prend-il son autorité paternelle au sérieux ? A-t-il conscience de la responsabilité, des graves obligations qui pèsent sur lui ? Hélas, c'est le moindre de ses soucis ! La faute n'en est pas à son âge, car tel il est à quinze ans, tel il sera à quarante ; tel il est au Napo où il se marie jeune, tel au Bobonaza où il ne se marie que dans l'âge mûr. C'est à la déplorable légèreté de son caractère qu'il faut s'en prendre, à l'inconséquence inhérente à sa nature. Il aime ses enfants, il les aime jusqu'à l'idolâtrie, mais là s'arrête son dévouement : de formation morale, d'éducation, de répression il n'y a trace. Le jeune Indien grandit en toute liberté, comme l'oiseau, comme la bête sauvage ; il est à lui-même son maître et son législateur. Il peut impunément s'essayer aux crimes qu'il commettra plus tard, s'absenter du tambo pendant des semaines entières, courir la forêt à la recherche d'une aventure : ni le père ni la mère ne daignent s'en apercevoir ; son retour ne sera marqué par aucun incident.

C'est donc au suprême degré un enfant gâté. Ce sera sans doute un enfant ingrat ; ainsi le veut le proverbe. Illusion, c'est le plus tendre, le plus reconnaissant, le plus dévoué des fils ! et cela seul prouve les qualités heureuses qui sont en germe dans ces riches natures. L'Indien peut vieillir ; la misère, l'abandon, l'ingratitude de ses enfants n'attristeront jamais sa vieillesse. Ni la chicha, ni le yucca, ni les oiseaux au brillant plumage, ni rien de ce qu'il désire ne lui fera jamais défaut. Après avoir gâté son enfant, il devient lui-même enfant gâté, on lui rend au centuple ce qu'il a donné ! La langue est l'interprète le plus sincère des sentiments d'un peuple ; or, dans toute la langue indienne, on chercherait vainement un terme plus tendre, plus caressant et plus flatteur que celui de *rucu*, vieux !

Il n'y a donc pas d'autorité paternelle. Mais en retour

l'autorité conjugale n'est pas un vain mot : les enfants sont libres, mais leur mère est esclave ! Son dur labour commence au premier chant du coq. Il faut que la chicha de *yucca* ou de *chonta* soit prête pour le réveil : son impérieux maître et seigneur ne lui pardonnerait pas une minute de retard. Le voici qui se dresse sur sa couche, et tout aussitôt se réveillent ses appétits gloutons : ce ventre affamé n'a qu'une pensée, qu'un désir, la *chicha* !

Sa femme n'attend pas qu'on le lui dise. La voilà près de lui, tenant en main deux grandes écuelles débordantes. Ses filles la suivent par derrière, portant la précieuse liqueur dans de grands vases ; elles y plongent les mains pour la brasser et l'épaissir et étreignent fortement tous les débris de *yucca* ou de *chonta* qui surnagent.

Cependant l'Indien s'est emparé des écuelles : elles sont montées d'elles-mêmes à ses lèvres béantes ; cela tombe dans son estomac comme une bombe dans le vide. Il y a mis tant de gourmandise, tant de glotonnerie, que lèvres et nez, menton et poitrine, sont maculés et ruisselants !

De temps en temps, il s'arrête pour reprendre haleine ; puis, sans un mot, sans un regard, il étend de nouveau les mains, saisit deux nouvelles écuelles et recommence à boire comme s'il était encore à jeun !... Il en est à sa sixième et rien n'indique qu'il soit rassasié ! J'ai vu des Indiens absorber jusqu'à huit, dix, douze écuelles de chicha, quelque chose comme dix ou douze litres. Il ne s'arrête que lorsque l'abdomen ballonné, tendu comme la peau d'un tambour, menace d'éclater sous cette dilatation par trop violente !

Allons voilà mon homme lesté : la chicha l'a mis en bonne humeur, son front s'est déridé, ses yeux se sont ouverts grands et bienveillants ; il saute lestement sur ses pieds, court à sa lance, à ses flèches et à son filet, et le voilà chassant ou pêchant dans la forêt.

D'ordinaire ses fils l'accompagnent. Les filles restent au logis avec leur mère : ce sont ses compagnes de servitude, les associées de ses douleurs. Chez ces peuples barbares où il n'y a d'autre droit que la force, le sexe faible est né pour servir, le sexe fort pour régner.

Ce sont ces pauvres femmes qui s'acquittent de tous les

travaux de ménage, de culture et autres. On les voit rapporter sur leurs épaules les troncs d'arbres destinés au feu, élaborer les fibres de la pissa (1) et de la chambira (2). Armées d'une simple palette de bois, elles tournent avec un art infini les poteries dont se compose la batterie de cuisine, les vernissent avec le suc de certaines plantes, y tracent des lignes brillantes le plus souvent embrouillées et informes. Mais leur occupation capitale, celle qui est comme leur raison d'être aux yeux de leur maître égoïste et gourmand, c'est la chicha ! Ce sont elles qui font la chicha. Il faut bien que nos lecteurs soient initiés à cette brasserie modèle, dût le seul nom de chicha leur donner des nausées. Il faut qu'ils connaissent cette liqueur, cette boisson nationale de tous les Indiens de l'Amérique du sud.

Toute matière amylacée soumise à la fermentation peut devenir chicha. L'orge et le maïs donnent d'excellents résultats ; mais, outre que l'orge et le maïs ne croissent qu'avec une extrême difficulté dans ces régions tropicales, l'Indien leur préfère avec raison la racine tuberculeuse du yucca (3) ou les fruits de la chonta (4) : tous deux sont extrêmement riches en fécule et d'une saveur exquise. Les racines de yucca ont donc été dépouillées, lavées et cuites à la vapeur d'eau dans une grande jarre. Voici qu'on les étale sur d'immenses feuilles de bananier ou de balisier, et il faut avouer que rien n'est appétissant comme le yucca préparé de cette sorte ; il est bien supérieur aux pommes de terre les plus fines, l'égal du pain, si le pain pouvait avoir un égal. Alors commence l'opération délicate et décisive ! Les nymphes et les déesses de ces solitudes enchantées se sont assises en cercle autour des monticules de yucca ; elles procèdent à l'élaboration de l'ambrosie destinée aux dieux, c'est-à-dire à leurs pères et frères, à leurs maris.

Elles s'emparent des racines qu'elles divisent, qu'elles broient, qu'elles écrasent avec leurs mains ; puis... elles s'en remplissent la bouche, les imprègnent de salive et les rejettent dans un immense récipient de bois destiné à cet usage... C'est tout, la chicha est terminée ! Le reste n'est plus rien.

---

(1) Agave américaine.—(2) Palmier Mauritia.—(3) *Catropa manioc*.—(4) Palmier *oroedoxa*.

Il suffira de détremper dans l'eau cette pâte blanche et visqueuse.

L'opération capitale, essentielle, c'est donc la mastication, car la salive est l'unique ferment, l'unique levûre de cette bière répugnante. Mais il faut avouer que c'est une levûre excessivement active, car la fermentation se produit presque instantanément : elle est déjà potable, tout le monde veut en boire. Et bien, buvez-en, si le cœur vous en dit ; pour moi, jamais je n'y tremperai les lèvres ! La sagesse populaire ne veut pas qu'on dise : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Je ne contredirai donc pas le proverbe, je me contenterai de dire : Chicha, je ne boirai pas de ta salive ! non, non, jamais ! dussé-je endurer tous les supplices de Tantale, ou comme Agar tomber d'inanition dans le désert !

Voilà pourtant la boisson préférée de l'Indien, sa boisson nationale, pour ne pas dire son plat national. Car il lui arrivera de passer des semaines entières sans prendre aucun autre aliment. Lorsque la faim ou la soif le tourmente, il s'assied au bord d'un ruisseau, puise de l'eau dans unealebasse, y brasse la chicha, et voilà mon homme frais et dispos, prêt à continuer son expédition.

Plus d'une fois pendant notre long et pénible voyage, nous nous trouvâmes sans vivres, et l'Indien, nous prenant en pitié, nous offrait de partager sa boisson favorite. Affamé, exténué, encouragé par la belle apparence de cette liqueur blanche et écumeuse comme un lait fraîchement trait, nous approchions de nos lèvres le vase débordant, allons, un effort et tout est dit, oui, mais le souvenir des mains noires et malpropres qui ont pétri cette pâte, brassé cette bière, le fantôme des vieilles mégères qui y ont dégorgé leur salive, me revient à l'esprit, mes lèvres se serrent convulsivement, l'estomac se soulève :

— « Non, non, jamais ! »

En vain les Indiens me supplient.

— « Père, tu mourras !... si tu savais comme la chicha est bonne, meilleure que l'eau de feu (eau-de-vie). »

C'est possible, mais la salive !!!

L'Indien si terrestre, si plongé dans les jouissances les plus grossières, affronte cependant la mort sans sourciller. Tou-

jours en guerre avec les fauves, ou avec ses semblables, exposé jour et nuit aux morsures des serpents et de nombreux insectes venimeux, en butte aux infirmités dont son intempérance et son absence absolue d'hygiène sont la source, il s'affaisse un jour ou l'autre et meurt comme il a vécu, sans souci, sans trouble de conscience, sans terreur. Sa foi est si vague ! si bornés sont ses horizons ! il sait si peu de chose de Dieu, de l'âme et de l'éternité ! Il ne sait même pas faire le signe de la croix ; chaque année le missionnaire le lui réapprend, et chaque fois il l'oublie ! Depuis le départ du Père, depuis la dernière prière faite en commun dans la pauvre église, son âme n'a jamais eu vers Dieu un seul regard d'adoration, d'amour ou de reconnaissance ; lui, sa femme et ses enfants n'ont jamais fléchi les genoux pour prier. Il s'en va donc vers cet inconnu formidable, qui est l'au-delà de la tombe, avec la même insouciance qui lui faisait affronter le courant de la rivière, les tourbillons et les soubresauts des rapides.

Toutefois, si la mort le trouve personnellement insensible à son propre sort, il n'en est plus ainsi lorsqu'elle lui ravit l'un des siens. Ce grand étourdi s'abîme dans une douleur profonde, inconsolable ; il s'y fixe avec une telle force qu'il est comme impossible de l'en sortir. Son désespoir est si violent qu'il va quelquefois jusqu'au suicide (2).

En nous rendant d'Archidona au Napo, nous dûmes passer par le Téna. Ce fut dans l'église du Téna qu'eut lieu la scène émouvante que je vais raconter.

On annonce les funérailles d'un jeune enfant, et tout aussitôt nous voyons entrer dans l'église une femme, une jeune mère portant dans ses bras le cadavre de son nouveau-né. Elle s'avance lentement, muette de stupeur, la tête penchée sur son cher fardeau : à l'endroit désigné, elle s'arrête et dépose sur la terre nue ce pauvre petit corps sans vie. Alors, de ses yeux, comme d'un océan gonflé par mille tempêtes, déborde un déluge de larmes ; elle éclate en sanglots et

---

(2) Le suicide n'est connu qu'à Archidona, encore y est-il fort rare. Dans les autres tribus, c'est chose inouïe. Le suicide est un produit de la civilisation ; il suppose des esprits pensifs et des nerfs détraqués, deux choses qui ne se rencontrent pas dans nos forêts.

laisse échapper de son cœur broyé, la plus touchante élogie, qu'on ait jamais prononcée dans aucune langue. Mais comment traduire en français, dans cette langue si châtiée, si compassée, si ennemie des soubresauts et des crudités, comment traduire la sublime et sauvage énergie, la passion délicate, la poésie crue et naïve de ces cris déchirants ?

“ O mon maître, ô fils de mes entrailles, époux de mon cœur, mon petit père, mon amour, pourquoi m'as-tu quittée ?... Pour toi, chaque jour, s'emplissait d'un lait tiède et sucré ce sein avec lequel tu aimais à jouer !... Ingrat ! ai-je donc oublié une seule fois, à ton réveil, de me pencher sur toi pour t'allaiter ?... Ah ! malheur à moi, je n'ai plus personne pour délivrer mon sein du lait qui l'opprime !... ”

Et l'infortunée, fondant en larmes, approche de son sein cette bouche muette et livide, entr'ouvre avec une fiévreuse violence ces lèvres scellées par la mort... Puis elle laisse retomber son enfant sur le sol et reprend ses lamentations.

“ — Moi qui espérais, que, grand et habile, tu irais dans la forêt chasser pour ta mère quelques oiseaux au brillant plumage !... Et maintenant qui me nourrira dans ma vieillesse ?... je vais mourir de faim !... Dis, mon petit père, mon époux, regarde ta pauvre mère ? empêche-moi de mourir ! ne me laisse pas seule dans la forêt ! ”

Puis, s'irritant devant cette immobilité, cette insensibilité de la mort :

“ — Ingrat, bourreau, perce-moi le cœur ! tue ta mère ! je veux te suivre dans le pays des âmes !... Oh ! ne me laisse pas seule dans la forêt ! ”

Tout cela se disait, se faisait, pendant que nous psalmodions les courtes prières de cette cérémonie funèbre. Plus d'une fois, nous fûmes obligés d'interrompre, si vive était notre émotion, si abondantes les larmes que nous faisait verser cette scène sublime d'amour délirant ! Cependant, l'un des Indiens s'empare du petit ange, le transporte au bord de la tombe (1), qu'on lui a creusée dans l'église même.

---

(1) Les Indiens ne veulent d'autre cimetière que l'église : on les déciderait très difficilement à enterrer leurs morts en plein air, même en terre sainte. L'une des recommandations les plus ordinaires de la part des moribonds est celle-ci : “ Surtout, qu'il ne pleuve pas sur mon corps ! ”

Puis il l'y dépose et le recouvre de terre. A genoux près de cette tombe qui va lui ravir son fils, les yeux fixés au sol et les mains convulsivement serrées, la pauvre femme resta sans voix, tout son être est anéanti : son âme descend dans cette tombe avec le corps de son enfant. A peine a-t-on jeté la dernière poignée de terre, qu'elle se laisse tomber la face contre terre, et reste étendue sur cette couche funèbre. Quel spectacle déchirant !

Tel est l'Indien, celui d'Archidona comme celui du Napo, comme celui du Coca, du Curaray et de Canélos. Nous n'avons pas la prétention d'en avoir fixé tous les traits, photographié toutes les poses : nous compléterons au fur et à mesure que nous avancerons dans la forêt ; en passant d'une tribu à l'autre, nous en noterons les différences (1). Pour l'instant nous sommes encore à Archidona.

Cette journée du dimanche ne s'acheva pas sans de nouveaux incidents.

Après la messe, nous eûmes la visite des autorités. On me les présenta en cérémonie : le cacique d'abord, puis les capitaines. Ils arrivent tenant en main les insignes de leur dignité : une sorte de bâton de maréchal garni de fer-blanc, s'asseyent avec majesté, et de l'air le plus grave me posent les questions les plus naïves, les plus saugrenues. Le cacique est le chef de la tribu. C'est une autorité que les Indiens font et défont à leur guise, qui n'a d'autre force et d'autre étendue que celle que le volonté individuelle de chacun d'eux veut bien lui concéder. Généralement respectée à Archidona, au Napo et au Curaray, elle ne jouit d'aucun prestige à Canélos. Le rôle du capitaine est de conduire les hommes au combat. Chez les tribus pacifiques du Napo, il se borne à seconder le cacique dans l'administration de la tribu. Chez les Indiens catholiques, c'est le Père missionnaire qui a le rôle prépondérant dans l'élection du cacique : cette sorte d'investiture ajoute quelque peu au prestige d'une autorité si fragile et si méconnue en pratique.

Bientôt la solitude se fit autour de nous, la curiosité des Indiens s'était vite lassée ; au sortir de l'église, ils ne daignè-

---

(1) Les Jivaros notamment ne doivent pas être confondus avec les tribus dont nous esquissons la physionomie. Ils exigent une étude à part.

rent même pas se retourner pour me donner un regard. Hommes, femmes et enfants, tous prirent leur élan et se dispersèrent dans les bois tels qu'une bande d'étourneaux poursuivie par l'épervier.

Dans l'après-midi, je me fis accompagner d'un Frère coadjuteur, pris mon fusil et m'enfonçai dans les bois à la recherche de quelque tambo. Je brûlais de surprendre mes lapins au gîte, d'assister, témoin invisible, à leurs réjouissances de famille. Une piste que nous suivîmes nous conduisit au bord d'un ruisseau, et nous nous apprêtions à le franchir quand les sons du tambour et des éclats de voix arrivèrent jusqu'à nous. Le frère coadjuteur, parfaitement au courant des usages et coutumes des Indiens, me conseilla de ne plus avancer, ajoutant que ces cris discordants d'hommes et de femmes étaient de mauvais augure, que le son du tambour disait assez clairement qu'ils étaient à boire, qu'une querelle venait d'éclater entre eux. La curiosité l'emportant sur ces sages réflexions, je fis quelques pas en avant et m'apprêtais à continuer, lorsque deux yeux étincelant dans la sombre épaisseur de la forêt m'apprirent que nous étions épiés et découverts par ceux-même que nous pensions surprendre. En même temps une tête chevelue se dégage des broussailles et un grand gaillard se campe devant nous la lance au poing et l'air menaçant.

Nous jugeâmes prudent de battre en retraite, mais nous le fîmes lentement, nous arrêtant fréquemment pour cueillir une fleur, considérer quelques oiseaux, nous excitant à rire et parlant avec animation, pour bien prouver à notre adversaire que ce n'était pas la peur qui nous ramenait en arrière, mais le seul respect de sa liberté. Et effectivement, armés comme nous l'étions, nous ne pouvions avoir peur; mais il eût été cruel et incensé de provoquer l'effusion du sang pour un motif aussi futile que celui qui nous amenait. L'Indien, du reste, ne songea pas à nous poursuivre: il nous avait éloignés de son tambo; son but était atteint. Il revint à sa chicha et reprit sa querelle.

Le tambour de l'Indien ne sonne jamais que pour l'ivresse et la débauche. C'est le glas de ces pauvres-âmes que l'intempérance et l'impureté traînent dans toutes les fanges,

précipitent dans tous les crimes. Lorsque retentit ce tocsin sinistre, lorsqu'il s'y mêle les voix éraillées de l'orgie, les cris aigus des combattants, le Père missionnaire se renferme prudemment chez lui ! Il sait que son intervention serait plus nuisible qu'utile, qu'il compromettrait son autorité et risquerait sa propre vie sans profit pour celle de ces infortunés.

Le tambour est le seul instrument de musique de l'Indien. Ce n'est pas qu'il n'en sache faire d'autres ; il fait d'assez jolies flûtes traversières ; mais aucune ne résonne aussi agréablement à son oreille que le tambour. Lui-même en est l'artisan et il le fait d'une résonnance que son exiguité rend incompréhensible ; les tambours les plus volumineux n'ont pas plus de deux décimètres de diamètre.

C'est un cylindre en bois de cèdre, cylindre creusé dans la branche elle-même et amené à l'épaisseur d'un demi-centimètre : ils y tendent une peau de singe, d'ordinaire celle du singe Guarribas (1). Et pourquoi celle du singe Guarribas plutôt qu'une autre ? C'est bien simple. Le Guarribas a une voix de stentor ; lorsqu'il crie dans la forêt, c'est à glacer le sang dans les veines, à faire croire que toutes les trompettes du jugement dernier vous cornent dans les oreilles leurs notes aiguës et terrifiantes ! Or, en profond philosophe, l'Indien fait le raisonnement suivant : de tous les animaux, le Guarribas est celui qui a la voix la plus forte, la plus stridente ; c'est donc celui dont la *peau a la plus grande résonnance*, et par conséquent celui qui nous convient le mieux pour nos tambours !... Et l'on osera dire encore que l'Indien n'est qu'une brute, qu'il ne sait pas s'élever des effets aux causes ! que sa logique est nulle et sa raison sans conséquence et sans portée. !!

Leur jeu est des plus simples, au reste ; ils n'usent que d'une seule baguette. Jamais un roulement, c'est une batterie composée de trois coups inégaux. Cela se répète pendant des heures et des heures, pendant des jours et des nuits, et ce bruit monotone, sans cadence, sans agrément, ne les fatigue pas ! Ces natures si vives, si allègres, si mobiles et si ver-

---

(1) C'est le *Simia Belzebuth* des naturalistes. Ses hurlements épouvantables ont leur raison d'être dans une conformation spéciale du larynx, dans la glotte cartilagineuse.

satiles en tout, se laissent charmer et comme hypnotiser par cette musique stupide ? Je comprendrais encore ce bruit l'astidieux, si l'on s'en servait comme d'accompagnement, pour marquer une cadence, accuser le rythme d'un morceau joué ou chanté : mais le chant est chose inconnue chez nos Indiens, les tribus ont leurs guerriers, elles n'ont ni bardes ni musiciens !

Mon séjour à Archidona fut d'une huitaine de jours : je l'employai à me guérir de mes blessures, mais surtout à étudier dans ses moindres détails, l'organisation de la mission. C'est Garcia Moréno qui ressuscita l'apostolat chez les Indiens de l'Équateur : l'un de ces premiers actes fut d'y établir les Pères de la Compagnie de Jésus ; on traita bien avec notre Ordre dans l'espoir de l'y entraîner, mais la Province dominicaine de l'Équateur, récemment restaurée, était alors aux prises avec les difficultés inhérentes à toute réforme religieuse ; elle se vit obligée de décliner des offres qu'en toute autre circonstance elle eût acceptées avec joie.

Un vicariat apostolique fut créé, qui embrassa la totalité de ces territoires. Il eût fallu des légions de missionnaires pour satisfaire aux exigences d'un apostolat si étendu et si complexe, comprenant des peuples si nombreux, si étrangers les uns aux autres, ne parlant même pas la même langue. Aussi les Pères de la Compagnie acceptèrent-ils avec empressement et reconnaissance l'offre que nous leur fîmes dernièrement de reprendre possession de l'antique mission de Canélos et de nous essayer de nouveau à la conquête pacifique des terribles Jivaros. La question, portée à Rome par Mgr le Déléгат apostolique, reçut une solution satisfaisante. La création d'une Préfecture apostolique dominicaine fut décrétée, laquelle étendrait sa juridiction sur tous les territoires compris entre le Curaray au nord, le Napo à l'ouest, l'Amazonie au sud. Le nord de la province de la Cordillère, de Putumayo au Curaray, restait à la Compagnie de Jésus. On nous octroyait ainsi les deux tiers de cette immense contrée, les tribus les plus turbulentes et les plus redoutées. La chrétienté du Napo (c'est ainsi que nous appellerons désormais la mission des Pères Jésuites) compte environ dix mille catholiques, dont trois mille à Archidona. C'est à peine si nous

comptons douze cents baptisés parmi les légions d'Indiens qui nous sont confiés !

Lorsqu'il y a dix-huit ans, les Pères de la Compagnie de Jésus revinrent sur les rives du Napo, d'où les avait expulsés la persécution impie qui sévit en Espagne à la fin du siècle dernier, ce fut dans tout l'Équateur un enthousiasme indescriptible. Les premières années de la mission présagèrent le plus brillant avenir. La vigoureuse impulsion que Garcia Moréno imprimait à toutes ses œuvres, les ressources abondantes dont il avait doté celle-ci ; mais, pardessus tout, le zèle admirable, l'esprit pratique, l'intelligence des hommes de Dieu qui avaient accepté ce ministère héroïque ne permettaient pas de douter que le jour du salut ne se fût enfin levé pour ces peuples si délaissés ; on parlait d'ouvrir des voies de communication, de créer des écoles. Le grand réformateur avait résolu de s'enfoncer lui-même dans la forêt, de la parcourir guidé par un Père, et d'étudier sur place ces territoires et ces Indiens absolument ignorés de ses compatriotes. Tous ces grands projets allaient voir le jour, lorsqu'il tomba frappé par le poignard d'un sectaire. Depuis lors, ils dorment avec lui dans la tombe, attendant pour éclore que la Providence suscite à ce grand homme un héritier de son génie et de sa foi.

Privés de tout appui humain, suspects au nouveau gouvernement, outrageusement calomniés par le parti libéral, les missionnaires n'en continuèrent pas moins leur œuvre civilisatrice, créant de nouveaux centres de mission, luttant avec une énergie infatigable et jusqu'au péril de leur vie, pour sortir les Indiens de leur vie sauvage et vagabonde et les grouper en villages. Ah ! s'ils avaient pu fonder des écoles, s'emparer de ces jeunes Indiens si ouverts, si intelligents et si sympathiques, avant que le milieu barbare où ils vivent ne les eût déflorés, les former au travail et à la vertu, le problème était résolu ! Ces solitudes se seraient peuplées de villages chrétiens et hospitaliers ; le chiffre de la population se fût décuplé, la République y eût trouvé un regain de jeunesse et des richesses incalculables !

Pendant les quelques jours que je passai près d'eux, les Pères me prodiguèrent les soins les plus affectueux. Ils

oublèrent qu'ils étaient pauvres et manquaient même souvent du nécessaire pour me traiter avec abondance. Vété-rans dans l'apostolat, aguerris par mille combats, connaissant la forêt comme l'Indien et l'Indien mieux que personne, ils voulurent bien mettre au service d'une jeune recrue, étrangère à leur Ordre, tous les trésors de leur expérience, m'initier à cette tactique merveilleuse de conquérant des âmes. Enfin, ils mirent le comble à leurs bienfaits en me confiant, le jour du départ, à la sollicitude du vénérable P. Pérez que dix-huit ans d'apostolat, des persécutions héroïquement supportées, ont vieilli et blanchi avant l'âge, sans toutefois attédir son ardeur ni décourager son zèle. Ce fut lui qu'on me donna pour guide et pour Mentor : je m'abandonnai donc à lui comme à une seconde Providence, comme le jeune Tobie à la surnaturelle direction de l'ange Raphaël.

## VII

### LE CACIQUE DU CURARAY.

Dix jours après, j'étais à Curaray.

Le Cacique du Curaray est un grand chrétien. A peine nous a-t-il aperçus, qu'il accourt se jeter dans nos bras : ses yeux humides et sa robuste étreinte nous disent toute l'ardeur de sa foi, son amour vraiment filial, sa profonde vénération pour les ministres de l'Évangile. Il s'assied à nos pieds, mêlé aux jeunes enfants qui nous entourent. Par égard pour son grand âge et son caractère, nous l'invitons à s'asseoir près de nous, sur le même banc, comme un ami ; mais il ne saurait s'y résoudre. Ses grands yeux si doux et si saints restent fixés sur notre visage dans une muette contemplation : de temps en temps, comme pour soulager son cœur qui monte à ses lèvres débordant de tendresse et de reconnaissance, il s'approche sans mot dire, et nous prend les mains qu'il couvre de baisers !

C'est un homme de soixante-seize ans, dont l'âge a respecté la taille droite et élancée, la large carrure, la vigueur. Sa démarche seule accuse son grand âge : sans être précisément lourde, elle n'a plus ce quelque chose de dégagé et d'aérien que l'on remarque chez les Indiens adultes.

Contrairement à l'usage universel des hommes de sa race, il ne porte aucun tatouage, aucun badigeon ridicule ou mal-propre.

A l'église, il n'a pas de place réservée ; mais la vénération dont l'entourent ses Indiens est telle qu'aucun d'eux n'ose l'approcher de trop près. Eux non plus ne savent pas ce que c'est qu'un saint, mais un secret instinct les avertit qu'il y a dans leur cacique quelque chose de grand et de vénérable que leur contact pourrait flétrir !

En apparence, la vie de ce saint homme ne diffère point de celle des gens de sa tribu. On le voit comme eux la lance au poing, la sarbacane sur l'épaule, le carquois au côté, courir les bois à la recherche d'une proie. Et comme par ailleurs il est brave, habile, grand chasseur, d'ordinaire il retourne à son tambo chargé d'un riche butin. Mais son butin préféré, c'est quelque enfant en bas âge, qu'il a enlevé aux Zaparos infidèles ; sa femme, la bonne Emilia, sans avoir sa sainteté, l'aide volontiers dans son pieux prosélytisme. N'ayant jamais eu qu'un fils qui est marié et grand chasseur comme son père, elle accepte volontiers d'être mère dans sa vieillesse, comme Sara, et de donner à Dieu et à son époux cette postérité spirituelle d'enfants convertis. Elle reçoit tous les petits êtres dans sa bergerie ; elle les nourrit, les instruit, puis on les fait baptiser, et à quatorze ans on leur cherche un parti dans la tribu.

Quoi d'étonnant qu'un homme de cette trempe ait conquis sur sa tribu, et bien au-delà des limites de sa tribu, un ascendant unique ! Ces cœurs si indociles, si turbulents, se sont laissés subjugués par cette débonnairété, cette possession de soi, cette patience inaltérable ; ces hommes superbes si jaloux de leur indépendance, se laissent conduire comme de paisibles agneaux par ce pasteur si prudent, si équitable dans ses jugements, si saint dans toute sa conduite. Lui qui connaît ces natures ombrageuses, ne leur impose jamais ses volontés, ce qui est le plus sûr moyen d'en assurer le triomphe. Se gardant bien de prendre l'avance et de s'immiscer dans leurs démêlés, il attend qu'ils viennent à lui et recourent d'eux-mêmes à son arbitrage. Voilà quarante ans que cela

dure, et pas une plainte, pas un murmure, rien qui trahisse la lassitude ou un désir de changement !

L'autorité la plus fragile, la plus méconnue qui soit au monde, celle d'un pauvre cacique indien, aura vu des jours plus longs, plus heureux et plus prospères que des souverainetés réputées inébranlables, que des monarchies que l'on disait éternelles !

(A suivre.)

## Les noces d'argent d'un évêque missionnaire.

On nous écrit de la Colombie Anglaise :

NEW-WESTMINSTER, 10 Juillet 1889.

Monseigneur d'Herbomez, de la Congrégation des Oblats, vicaire apostolique de la Colombie Anglaise, vient d'atteindre ses 25 ans d'épiscopat. Les missionnaires du Vicariat, réunis à New-Westminster pour leur retraite annuelle, qui leur a été prêchée par le R. P. Célestin Augier, provincial du Canada, ont voulu, avant de se séparer, porter aux pieds de sa Grandeur l'expression de leur respectueuse reconnaissance et de leur filial dévouement. Mgr Grandin et le R. P. Lacombe étaient venus d'au-delà des montagnes rocheuses pour prendre part à cette fête de famille.

Le vénéré prélat, retenu dans sa chambre par une maladie qui mine lentement ses forces et prépare les voies à une mort certaine, a dû nous recevoir dans son lit.

C'est Mgr Durieu, son coadjuteur, qui nous a présentés à sa Grandeur. Les évêques, les pères missionnaires et les frères présents ont passé tour à tour devant l'auguste malade, se sont mis à genoux, lui ont pris la main, ont baisé son anneau pastoral et ont été bénis par lui. Il n'y a pas eu de discours, mais les larmes du malade et celles des visiteurs ont parlé avec éloquence. Mgr D'Herbomez a dit: " J'ai délégué le R. P. Augier au concile provincial de St-Boniface, (1) je délègue Mgr Grandin pour célébrer en mon lieu et place mes noces d'argent." Il fut convenu que le lendemain Mgr Grandin célébrerait la sainte messe à laquelle toute la communauté assisterait et que tous les prêtres diraient la sainte messe pour leur évêque. " Priez pour moi, ajouta le malade, tant que je serai dans ce monde et un peu aussi lorsque j'aurai quitté cette terre." " Nous allons remercier Dieu,

(1) Le premier concile de St-Boniface s'est tenu du 16 au 24 Juillet.

répliqua quelqu'un, des grâces qu'il vous a accordées pendant ces vingt-cinq années d'épiscopat et lui demander qu'il vous rende une santé qui nous est chère à tous." " Non, non, s'est écrié le malade, ne demandez pas mon retour à la santé. Demandez, si vous voulez, que la volonté de Dieu s'accomplisse, mais pas autre chose." Nous lui avons alors demandé une dernière bénédiction. Il s'est soulevé péniblement sur son séant et il nous a bénis avec des sanglots qui sont bientôt devenus ceux de tous les assistants.

Le programme arrêté a été fidèlement exécuté. Mgr Grandin a célébré une messe à laquelle tous les missionnaires ont assisté, après l'avoir eux-mêmes dite pour leur évêque mourant. Et tous, Pères et Frères, ont ensuite repris le chemin de leur mission respective dans les montagnes de la Colombie Britannique.

Avant cette réunion de la famille religieuse, les sauvages, cette famille d'adoption du missionnaire, avaient voulu revoir une dernière fois leur apôtre bien-aimé et lui dire les sentiments de leur cœur.

Le lundi matin, 1er juillet, ils assistaient en foule à une messe solennelle pendant laquelle les sons harmonieux de leur fanfare soutenaient la voix de tous chantant des cantiques en langue sauvage. A cette messe, ils avaient tous fait la sainte communion pour leur évêque malade. Et dans l'après-midi, ils avaient la joie de le recevoir dans le hangar du collège qu'ils avaient orné avec des branchages verts et des arbustes tirés de la forêt voisine.

Trois tribus, la tribu Sishell, la tribu Douglas, la tribu Stalo, hommes, femmes et enfants étaient là, attendant avec impatience l'arrivée de leur Père. Mgr D'Herbomez, soutenu par Mgr Durieu et le R. P. Lejacq, s'avance à pas pénibles et lents. Il vient prendre place, avec Mgr Durieu et le R. P. Augier, sur une estrade autour de laquelle sont rangés tous les Pères et Frères présents à la maison. Les fanfares sauvages le saluent de leur symphonie éclatante. On voit ensuite un sauvage se détacher des rangs. C'est Charles, le catéchiste Sishell : avec un air de gravité qui en impose, il vient parler au nom de tous et il s'exprime ainsi :

" Notre bon Père l'Evêque, vois tes enfants réunis ici en

grand nombre. Dès qu'ils ont su que tu étais très malade, ils sont accourus pour te voir encore une fois, entendre tes bonnes paroles et te remercier pour tout le bien que tu leur as fait.

C'est à toi, bon Père, que nous devons de connaître Dieu et sa parole. Malgré tes incessantes souffrances, tu t'es dépensé pour nous rendre bons. Tes fatigues n'ont pas été vaines. Regarde tes enfants ici présents, vois comme ils sont bien vêtus et tenus proprement. Nous n'étions pas ainsi quand tu es venu au milieu de nous pour la première fois. C'est toi qui nous as transformés et nous a amenés à être propres comme les blancs. Nous te remercions pour tout le bien que tu nous as fait. Nos cœurs sont à toi. C'est pour toi que nous avons prié et communiqué ce matin. Nous avons voulu te rendre un peu de ce que tu nous as donné.

O Père bien-aimé, bénis encore une fois tes enfants, afin qu'ils se maintiennent dans ce bien que tu as commencé. Et quand le maître du ciel t'appellera près de lui, continue ton ouvrage du haut du ciel, attire nous près de Dieu dans le ciel."

A ce discours Mgr Durieu répond, il répond au nom de Mgr D'Herbomez. Le catéchiste Sishell traduit ses paroles à ses gens, le chef James en fait autant pour sa tribu, et le capitaine Paul est l'interprète des Stalos. Voici cette réponse.

"Notre vénéré Père l'Evêque est trop faible pour répondre à vos bonnes paroles, il me charge de le faire pour lui. Notre bon Père reçoit avec bonheur vos sentiments d'affection. Oui, il vous aime, il vous a aimés et il vous aimera toujours comme ses enfants. Comme il est heureux de vous voir dans de si bonnes dispositions. Voulez-vous réjouir encore plus le cœur de votre Père, continuez à être de bons chrétiens et à avancer dans la civilisation. Ce que vous êtes aujourd'hui prouve que vous pouvez monter plus haut et devenir bien vite comme les blancs. Les beaux airs que vos deux fanfares viennent de jouer montrent que vos gens sont capables de réussir dans ce qu'ils entreprennent. Notre bon Père les remercie d'avoir si bien joué pour lui. Selon vos désirs, il va vous bénir, et vous toucher la main comme té-

moignage qu'il ne cessera jamais de vous aider à être bons et à gagner le ciel, où il vous donne rendez-vous."

Tous les discours ayant pris fin et pendant que les fanfares épuisent leur répertoire, les sauvages viennent successivement serrer et baiser la main de leur Evêque. Les hommes d'abord, puis les femmes. Mais les femmes ne sont pas seules. Les vieilles arrivent avec un bâton sur lequel elles s'appuient en tremblant. Les plus jeunes marchent avec une escorte plus ou moins nombreuse d'enfants. Voici une mère qui porte un bébé dans un berceau de paille tressée : l'enfant et le berceau sont suspendus en bandoulière à son côté gauche. Les deux mains de la mère soutiennent les pas chancelants de deux petits frères ; une quatrième enfant, une petite fille marche toute seule devant la mère, les enfants ne sont pas moins empressés que leurs parents à baiser la main de Monseigneur. Quelques-uns même, sans doute en souvenir des anciennes habitudes de leur race, ont l'air d'essayer si le doigt de l'Evêque ne serait pas bon à croquer. Ce saint Evêque, en entrant dans ses appartements, disait, les larmes aux yeux : " Je ne regrette pas de mourir, mais si quelque chose pouvait me coûter, ce serait de me séparer de ces chers enfants des bois qui se montrent si affectueux et si reconnaissants."

Les noces d'argent d'un évêque missionnaire, célébrées au bord d'une tombe, sans éclat et sans pompe, mais avec des larmes d'amour et de reconnaissance, nous ont paru bien belles ; elles sont le prélude des noces éternelles avec l'Agneau divin : *Venerunt nuptiæ agni.*

## LE RÉVÉREND PÈRE DAMIEN

### ET LES LÉPREUX DE MOLOKAI.

Molokai, dans les îles Sandwich, a perdu, le 15 avril dernier, l'un des apôtres les plus dévoués que l'église catholique ait produits dans le dix-neuvième siècle. Le nom du Révérend Père Damien, l'ami, le compagnon, le frère des pauvres lépreux, sera éternellement béni, non seulement dans cette île infortunée, théâtre de son inépuisable dévouement, mais encore dans tous les pays où l'on comprend et où l'on admire l'héroïsme de la charité chrétienne. L'Angleterre protestante s'est émue au récit de la vie cachée et du martyre de cet homme de bien et un comité présidé par le Prince de Galles a décidé d'élever, à Molokai et à Londres, des monuments destinés à honorer sa mémoire. Nous croyons être agréable aux lecteurs des annales en leur faisant connaître les travaux de ce saint missionnaire. Nous allons d'abord reproduire le récit d'un voyageur qui a visité lui-même la léproserie des îles Sandwich et nous raconterons ensuite les derniers moments et la mort du Père Damien.

C'était à la chute du jour, dans un port des Tropiques ; déjà la chaleur se tempérant, et l'éblouissante clarté s'adoucisait à mesure que s'approchaient lentement les ombres vaporeuses du soir. Encore un peu, et le soleil allait se plonger silencieusement dans les incommensurables abîmes, au-delà des flots, et le délicieux crépuscule si fugitif, baigné quelques instants seulement dans la splendeur des derniers rayons, allait se parer de millions de tremblantes étoiles.

A cette heure, sous le charme de ma rêverie, m'enivrant des exquises senteurs qu'exhale la terre à la tombée de la rosée, j'en fus tiré soudain par un cri perçant, un cri semblable à l'appel suprême et déchirant d'un cœur captif. Ce n'était pas une voix isolée qui faisait entendre cet appel, seul bruit qui rompût le silence ; il fut répété successivement par plusieurs voix qui s'ajoutèrent les unes aux autres, jusqu'à former un concert de désespoir, dont les sons aigus, se prolongeant au-dessus des humbles cabanes, arrivèrent au bosquet qui me séparait du rivage. Vivement ému, je me dirigeai rapidement vers la mer, et je ne tardai pas à rencon-

trer une lugubre procession de femmes en larmes, suivant un petit groupe silencieux, qui était mené en hâte à la plage de Honolulu.

Ces infortunés, dont les traits ravagés portaient l'empreinte d'une mort lente, furent bientôt rangés sur le pont d'un petit navire en partance, et alors, pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent entre l'enroulement du câble qui le retenait au rivage et la brusque impulsion du petit steamer se balançant dans le chenal et remontant hardiment vers la sortie du port, la touchante lamentation des hommes, des femmes et des enfants se renouvela. Ceux groupés au bord de la jetée se tordaient les mains au-dessus de l'eau, tandis que des fiots de larmes inondaient leurs pâles visages; les autres, sur le pont du navire, semblaient abîmés dans une désolation muette, puis un long gémissement s'éleva sur les eaux paisibles : c'était leur dernier adieu.

Le soleil touchait à l'horizon ; il sembla s'y poser un instant, pendant que l'Océan s'embrasait d'une extrémité à l'autre en une mer de flamme ; les langues de feu scintillaient en se jouant parmi les ondes qu'agitait doucement la brise du soir, et les chauds rayons, éclairant tour à tour chaque nuage, s'étendant sur les pics de l'île enchanteresse, les teignirent de pourpre et d'or. Les palmiers mêmes étaient dorés et leurs panaches étincelaient, se balançant en cadence avec le flot murmurant qui venait expirer à leurs pieds. Ainsi s'éloigna cette galère désolée, comme un point sur la mer frémissante ? Quelques instants après, la splendeur s'éteignait. Le chaud crépuscule des Tropiques est aussi court qu'intense, et la soudaine arrivée des ténèbres jeta un voile sur le tableau, qui, malgré son fréquent retour, laisse une impression pénible au spectateur le moins sensible.

La nuit était venue ; le silence, qui l'accompagnait, n'était interrompu que par de légers canots qui glissaient sur les eaux tranquilles ou par le lointain gémissement des vagues se brisant sur les récifs. Mais les malheureux demeuraient accroupis sur les bords du quai, d'où ils avaient pu apercevoir une dernière fois ceux qu'ils ne devaient plus jamais revoir en ce monde, car ces âmes brisées, disparues dans la transfiguration du coucher du soleil, n'étaient autres que des lépreux

arrachés à l'amour des leurs, destinés à l'ignominie d'un bannissement éternel et dirigés, dans la nuit, vers cette île dont les tristes rivages sont les seuls refuges de ces hôtes de la mort : une île solitaire, silencieuse et sereine comme le pays des rêves, la triste Molokai.

I

Il y avait plus de trois ans que j'habitais les îles Hawaï ou Sandwich. Vingt ans auparavant, j'avais visité ce petit royaume pour la première fois, et j'y retournais toujours avec l'ardeur d'un premier amour. Ce royaume qu'on a nommé le plus doux et le plus triste de la terre, m'a toujours inspiré le plus vif intérêt ; j'avais appris à connaître et à apprécier la charmante naïveté des habitants qui, tandis qu'ils ont acquis tous les droits, et tous les titres à la civilisation, ont en même temps été éprouvés par une des maladies les plus horribles auxquelles l'homme soit sujet : la lèpre asiatique.

J'avais souhaité bien des fois de visiter le nouvel établissement lépreux de Molokai. Seize ans s'étaient écoulés depuis mon premier voyage à ces funestes rivages ; à cette époque, le village était beaucoup moins considérable, car les lépreux étaient disséminés dans le royaume. Mais mon désir n'était pas facile à réaliser, le gouvernement craignant, non sans raison, de laisser pénétrer dans l'île des curieux, qui auraient répandu partout des récits plus ou moins véridiques sur le sort des lépreux dans leur exil. L'autorisation que m'accorda enfin le président de la commission sanitaire, fut envoyée à mon adresse, signée par le secrétaire de la commission et accompagnée d'une lettre courtoise du président, qui expliquait la cause du retard : on avait décidé, disait-il, qu'aucune permission ne serait accordée dorénavant parce qu'on espérait tenir ainsi cachée la triste vérité, l'existence de la lèpre dans le royaume hawaïen.

Muni de ce passeport indispensable, j'eus encore la bonne fortune d'être invité à me joindre à deux médecins du gouvernement, qui allaient faire une tournée d'inspection à Molokai, et c'est ainsi qu'une après-midi d'octobre 1884, j'échangeai

une cordiale poignée de mains avec le docteur Georges H. Fitch et le docteur Arthur Mauritz, sur le pont du steamer "Likelike", et peu après nous étions tous trois en route pour Molokai. Nous vîmes le soleil se coucher sur la mer, puis la lune parut. Enfin vers la nuit, nous jetâmes l'ancre près de Kannakakai, le port le plus important de l'île, et une baleinière montée par des Canaques, nous conduisit au rivage situé à plus d'un mille de là. Ce joyeux équipage semblait avoir été ramassé en pleine mer, car le canot attendait notre arrivée, bien au-delà des écueils.

Débarqués sains et saufs, nous trouvâmes la jolie cabane d'un grand chef mise à notre disposition. On se hâta de nous servir des tasses de bouillon de poulet et du pain excellent à discrétion. Ceci pourrait passer pour un plantureux repas dans les îles Hawaï, où les marchés sont rares et mal approvisionnés.

Notre cabane s'élevait non loin de la plage ; la lune éclairait la mer, et les rayons glissant à travers le léger feuillage des mesquitos, se répandaient sur le sable blanc et fin que le vent avait amené à nos pieds. Les indigènes nous entouraient, causant d'un ton somnolent, sans aucune envie de dormir pourtant, car l'arrivée hebdomadaire du steamer est un événement dans leur vie monotone. Nous dormîmes peu cette nuit-là. Les médecins, tout en fumant leurs cigares, discourent sur les diagnostics de la lèpre ; tantôt j'écoutais et tantôt je songeais à mes expériences antérieures dans cette île, devenue la plus intéressante, bien que la moins fréquentée et la plus isolée du groupe.

Nous sommeillâmes un peu au point du jour, bercés au murmure des petites vagues qui se brisaient tout doucement à quelques pas de nous ; nous comptons monter en selle et nous mettre en route avant le lever du soleil, et nous commençâmes de bonne heure nos préparatifs ; mais, par suite de l'insouciance habituelle aux Hawaïens, ni homme ni bête ne parut avant neuf heures du matin ; cependant nous étions si contents de partir, même à cette heure avancée, que notre dépit ne fut pas de longue durée.

Depuis la plage jusqu'à l'extrémité des rochers de Molokai, la route est poudreuse et brûlante. Pas la moindre cabane,

pas la plus petite source ; nulle part on ne trouve d'abri contre l'ardeur d'un soleil de feu. Le vent de la mer souffle sur les cîmes de l'île, chargé de nuages de sable rouge ; seulement on monte vers une atmosphère plus pure, plus diaphane, et lorsqu'on est arrivé aux régions supérieures, les bosquets de Kukui et de Kamane, les verdoyants ravins, d'où s'échappe le bruit harmonieux des ruisseaux et des frôlements d'ailes, la délicieuse température, les inaccessibles hauteurs perdues dans les nues, feraient croire au voyageur qu'il a été tout à coup transporté dans un autre climat.

Au bout de la troisième heure qui nous semblait interminable, nous fîmes une halte dans l'hospitalière demeure de M. R. W. Meyer, un pionnier de Molokai, agent de la commission de santé et surintendant de l'établissement des lépreux. Sur cette ravissante colline, il se tient entre le monde et ceux qui ne lui appartiennent plus ; et, sans mon passeport, il eût eu le droit de me retenir prisonnier dans sa famille jusqu'au retour de mes compagnons après leur tournée d'inspection. Il n'y avait guère qu'un mille ou deux depuis l'habitation de M. Meyer jusqu'au bout du rocher où nous devons quitter nos chevaux ; il n'était plus nécessaire de se hâter, aussi nous en profitâmes pour une charmante causerie avec notre hôte, dont l'hospitalité et les mœurs sont patriarcales.

Cette promenade à cheval à travers un paysage légèrement accidenté et couvert d'une végétation luxuriante, nous rendit, à tous, notre joyeuse humeur. Nos montures semblaient humer, avec délices, la fortifiante atmosphère que nous respirions à pleins poumons, et suivaient, d'un pied léger, le sentier serpentant entre des bois ombreux, où lapins et écureuils bondissaient en toute liberté ; dans les plaines verdoyantes, le faisan et la perdrix se levaient sous nos pas, et, sur les étangs couverts de roseaux, des bandes de canards sauvages prenaient leurs ébats, trop hardis ou trop las, après leur voyage du Labrador, pour reprendre leur vol. Les bœufs et les moutons couvraient les collines, mais le timide chevreuil se cachait derrière les buissons d'où l'on entendait le cri de la caille et le roucoulement de la tourterelle sauvage. Nous avions peine à nous figurer que nous étions aux Tropi-

ques, car tous ces oiseaux et ces animaux, sauf le canard sauvage qui est voyageur, ont été importés : la plupart appartiennent au roi et sont parfaitement apprivoisés.

Nous arrivâmes à une barrière rustique qui fermait le chemin ; nous descendîmes de cheval, et le jeune garçon qui nous avait accompagnés jusque-là, se chargea de les ramener aux pâturages de M. Meyer, où ils devaient attendre notre bon plaisir. Les bagages que nous avions emportés,—et ils étaient aussi minces que possible,—furent déposés sur l'herbe, pendant que nous approchions d'une jungle qui croissait sur le bord du rocher. Traversant les ronces des broussailles et des vignes, nous nous avançâmes sur le bord de l'abîme et nous regardâmes dans le vide. Nous étions à 3,000 pieds d'altitude, l'abîme se présentait comme une cataracte de verdure, s'épanouissant à certains endroits, en un bouquet de fleurs, et, sur la crête de cette cataracte, nous nous balançions dans l'espace. Cette vue à vol d'oiseau nous fit vraiment tressaillir d'admiration ; entre l'immensité du ciel bleu et l'immensité de la mer, nous demeurions suspendus à des branches qui pliaient sous notre poids. Une toute petite voile, semblable à un flocon de neige, se fondait dans les profondeurs de l'horizon que sillonnait un nuage, et, sous cette ligne, nous n'eussions pu distinguer le ciel de la mer.

Bien loin, au-dessous de nous, s'étendait une langue de terre projetée dans la mer ; elle était brûlée par le soleil, brunie sur les bords, où les rochers de lave étaient à découvert, et les vagues, en se brisant, jetaient leur écume sur l'extrémité de la presqu'île. A peine y voyait-on un arbre, mais cette terre était divisée en une infinité de parcelles de toutes les formes imaginables, et séparées les unes des autres par des petits murs : ces lots de terrain avaient dû être cultivés et indiquaient le site d'un village autrefois prospère et maintenant abandonné—Molokai. Sur une des rives de la presqu'île s'élevait un petit hameau, composé d'une douzaine de mignonnes et blanches cabanes disséminées sur un endroit verdoyant et abrité. Du côté opposé, à deux milles environ, se trouvait un établissement plus considérable dont les maisonnettes étaient plus espacées et les jardins moins verts. Ces deux villages étaient bâtis tout près des rochers, l'un d'eux

tout à fait dans l'ombre ; entre les deux il n'y avait que de rares habitations, et l'extrémité de la langue de terre qui se projetait dans la mer était déserte. Vers le centre de la presqu'île, on apercevait une éminence creusée au milieu en forme d'entonnoir, et le fond de ce cratère se remplissait d'eau à chaque marée. Cette plaine ressemblait à une croûte étendue sur la mer et percée au milieu.

Tel est le site de l'établissement des lépreux de Molokai, si souvent décrit par les voyageurs, surtout par ceux qui ne l'ont jamais vu. Son histoire reste environnée de mystère, sauf pour quelques-uns qui, d'une manière ou d'une autre, se sont trouvés en rapport avec l'endroit. Des rumeurs vraies ou fausses, se sont souvent répandues au détriment du gouvernement hawaïen. Il est certain que dans plusieurs cas, les faits ont été sciemment dénaturés et j'ai lu plus d'une description de la colonie par des écrivains qui n'ont assurément jamais visité Molokai ; la géographie même du terrain était imaginaire et d'une invraisemblance absurde. Quant aux victimes du fléau, abandonnées pendant leur suprême agonie, telles que les représentent continuellement les journalistes, ces exemples sont inconnus dans les annales de la lèpre.

Le soleil brillait encore dans la plaine au-dessous de nous ; il nous fallait descendre à pied ce sentier en zig-zag, chacun portant ses bagages ; le dernier de la caravane avait cet avantage sur les autres qu'il n'avait personne pour lui envoyer de petites avalanches de gravier dans le cou pendant cette périlleuse descente. Encore un peu et les ombres, s'étendant des rochers, rafraîchiraient la terre brûlante. Nous nous décidâmes à faire une halte, tout en songeant aux palmiers ou aux eaux tranquilles que nous avons quittés le matin même, et où résidaient la santé et le bonheur ; puis notre pensée allait vers l'abomination de la désolation, qui devait nous être révélée avant que les ombres de la nuit ne nous en aient voilé le spectacle.

## II

Il y a maintenant plus d'un demi siècle que la lèpre sévit dans les îles Hawaï. Il serait absolument impossible d'en

préciser l'origine ; cependant on croit généralement que le germe de cette épouvantable maladie fut apporté d'Asie par un malheureux étranger. Il ignorait peut-être les ravages incalculables qu'il allait infliger à une nation qui, jusqu'à l'arrivée de Cook, en 1790, était à peu près exempte de la plupart des fléaux qui dévastent les nations civilisées ; mais l'existence qu'il mena à Hawaï fut de nature à développer rapidement le fléau, et bientôt on en aperçut les symptômes sur divers points du royaume.

Il eut peut-être été encore temps d'arrêter les progrès de la peste, mais peut-être aussi était-il déjà trop tard. Les Hawaïens sont un peuple sociable, voyageant constamment d'une contrée à une autre, vivant dans une étroite intimité et d'une hospitalité sans bornes. La demeure d'un Hawaïen devient la vôtre du moment que vous en franchissez le seuil et aussi longtemps que vous voulez y rester ; tout ce qu'il y a dans la maison est à votre entière disposition. Votre garde-robe a-t-elle besoin d'être renouvelée, vous pouvez puiser à votre aise dans celle de la famille, quoiqu'il soit assez probable que vous n'y gagneriez guère. Il est bon d'ajouter que cette coutume existait autrefois, mais, depuis quelques années, la simplicité et la générosité des indigènes ont été si fréquemment exploitées qu'à présent l'étranger n'est plus accueilli qu'avec une certaine méfiance.

La lèpre se développe lentement ; on peut être lépreux pendant des mois et même des années, avant que les symptômes du mal commencent à se déclarer et deviennent évidents à l'extérieur. Ils sont alors indéniables, mais ils ont pu exercer déjà d'immenses ravages, trop facilement pour la victime, car le lépreux ignorait son état.

C'est ainsi que la lèpre se propagea dans le royaume, à tel point que des mesures publiques devinrent nécessaires. La science médicale est unanime à déclarer ce mal incurable ; il a toujours été considéré comme tel, et, après mille expériences vainement tentées, les médecins les plus entreprenants ont été contraints de renoncer à le guérir.

La loi mosaïque était explicite au sujet des personnes affligées de la lèpre. Elles devaient être mises à part, hors de l'enceinte, hors des villes, et ne paraître au dehors que seules,

en criant : " Impur ! impur ! " Leurs vêtements devaient être brûlés, leurs maisons purifiées, et toute communication entre ceux qui étaient indemnes et ceux qui étaient atteints était expressément prohibée. De même, l'émigration partielle fut jugée le seul moyen de salut pour la race hawaïenne. Un endroit convenable fut choisi, où les lépreux pussent être relégués, où ils seraient soignés avec sollicitude et gardés avec vigilance, où, enfin, ils pourraient terminer paisiblement leur misérable existence.

La perspective d'un bannissement perpétuel causa une profonde alarme, tant chez les personnes malades que chez les personnes valides.

Ils ne redoutaient pas, et, encore maintenant, ils ne redoutent pas le fléau. Les Hawaïens sont aimants par nature, ils chérissent leurs amis avec tendresse ; de plus, ils ne craignent pas la mort, ils sont fatalistes dans l'âme.

Un commissaire de la santé, délégué par le gouvernement, alla à la recherche des infirmes, dans le but de les rassembler pour leur donner un abri, la nourriture et des vêtements aux frais du gouvernement. A l'approche de cet officier de santé, les lépreux étaient cachés par leurs amis, qui préféraient braver la contagion que de se séparer de ceux qui leur étaient chers. Parfois ces infortunés étaient découverts et livrés aux mains de la police, qui en demeurait chargée jusqu'à leur embarquement pour le nouveau lazaret. Les témoins des scènes déchirantes qui suivaient ces captures, n'oublieront jamais l'angoisse de ces séparations éternelles.

Le cas était si critique que le gouvernement pouvait emprunter les paroles d'Hamlet : " Je suis contraint d'être cruel, afin de vous sauver. " Il s'agissait de sauver toute la population, au prix de quelques victimes frappées sans remède.

De toutes les localités du groupe, la petite vallée que nous voyons à nos pieds, fut trouvée, de tous points, le plus convenable à un établissement de ce genre. Il y a peu de blancs dans l'île de Molokai ; cette vallée n'était, pour ainsi dire, jamais visitée. Assurément, à part ceux qui étaient intéressés au bien-être des habitants de l'île, personne n'aurait songé à visiter Molokai. Ses quelques colons,—d'anciens colons,—

menant une vie rustique dans les plaines exposées aux vents, étaient libres d'abandonner leurs terres ou d'y demeurer, car il y avait amplement de la place pour tous ceux qui voulaient élire domicile dans ce lieu désert. La terre et la mer pouvaient fournir une abondante subsistance; les pêcheurs habitaient les rochers frangés d'écume; les cultivateurs trouvaient un marché pour écouler leurs produits, car ils étaient hospitaliers et ne craignaient pas le fléau. Toutes choses considérées, le lépreux ne pouvait trouver de meilleur refuge, et la modeste vallée au pied du grand rocher de Molokai, fut rapidement peuplée.

Le transport commença immédiatement et a continué pendant vingt ans; il a continué en dépit des protestations suppliantes des parents et des amis, et sans égard pour le premier instinct de l'humanité, la sympathie. Le bannissement a continué et il devra continuer jusqu'à ce que le dernier vestige de la lèpre ait disparu du royaume.

En séparant ainsi les malades du reste de la nation, Hawaï ne fait que suivre, mais tardivement, le sage et énergique exemple de tous les peuples de l'antiquité. Sir James Y. Simpson, de l'Université de Cambridge, dans son savant essai "La Lèpre et les Ladreries en Angleterre et en Ecosse," énumère cent dix maisons qui existaient en Grande-Bretagne, du douzième au seizième siècles. "D'après Astruce, Bach et d'autres, la peste du Moyen-Age aurait été amenée d'Orient par les croisés, quoique ce fléau n'ait pas été inconnu auparavant sur le continent. Il y avait deux lazarets à Cantorbury, sous le règne de Guillaume le Conquérant, sept ans avant la première croisade."

Mézerai raconte qu'au douzième siècle, il n'y avait presque pas de ville ou de village en France, sans un hospice de lépreux. Muratori l'affirme de même pour l'Italie pendant le Moyen-Age. Les vieux historiens scandinaves assurent également que les habitants du Nord de l'Europe y étaient sujets.

En Angleterre et en Ecosse, durant la même période, la lèpre sévissait avec la même force que sur le continent voisin; à peu près chaque ville importante de la Grande-Bretagne était pourvue d'un lazaret, ou du moins, un village

voisin était destiné à recevoir les lépreux pour les isoler. Quelques villes possédaient plus d'un lazaret ; il y avait six de ces établissements à Norwich ou dans les environs, et cinq à Lyun-Régis.

A cette époque, lorsque la lèpre était générale, les puissances de l'Europe promulguaient des lois pour en empêcher la diffusion parmi leurs sujets. Les papes envoyaient des Bulles, réglant la séparation et les droits ecclésiastiques des lépreux. Un ordre de chevaliers fut fondé pour soigner les victimes de la lèpre.

“ Suivant la teneur des divers codes civils et des règlements locaux de la Grande-Bretagne et des autres pays, dit un écrivain, lorsqu'une personne était atteinte de la lèpre, cela équivalait à une mort civile et politique, et elle perdait tous ses droits et privilèges de citoyens.”

Ainsi nous devisions sur le thème qui occupait notre esprit, et, tandis que nous nous reposions sur le bord du rocher, les ombres avaient grandi ; elles couvraient la plaine et teintaient d'un bleu sombre le rivage de la mer. “ En route ! il est temps de partir ! ” s'écria l'un de nous.

Là-dessus, nous épaulâmes notre bagage, et, le bâton en main, nous approchâmes du dangereux sentier et fîmes le premier pas dans l'abîme. C'était comme si nous nous plongeions dans l'espace.

### III

Nous descendions, tout en glissant et en trébuchant, le flanc escarpé du rocher. La descente s'opérait lentement par une suite de pas irréguliers ; tantôt nous sautions d'un rocher à un autre, quand c'était praticable ; d'autres fois, nous étions contraints de déposer notre bagage derrière nous, et, glissant dans un étroit sentier, nous le glissions à la remorque.

De chaque côté croissaient d'épais buissons formant un parapet naturel, au-delà duquel nous pouvions lancer une pierre dans l'abîme, à mille pieds au-dessous de nous, sans jamais l'entendre frapper le fond du précipice.

Les oiseaux de mer volaient sur nos têtes et sous nos pieds,

et nous regardaient curieusement ; puis, d'un battement de leurs ailes puissantes, ils s'éloignaient jetant un cri moitié craintif et moitié défiant. Mon cerveau était troublé par le vertige, en les suivant du regard dans l'espace où ils étaient suspendus à une effrayante distance du sol.

Nous continuâmes à descendre pendant deux heures, nous arrêtant souvent pour reprendre haleine, ou tombant épuisés de fatigue et nous demandant toujours si nous n'étions pas au dernier tournant, qui semblait se prolonger indéfiniment. De temps en temps, nous rencontrions les carcasses de bétail qui avaient péri dans cet effroyable chemin ; car les bergers y amènent parfois leurs troupeaux pour alimenter le marché des lépreux, et il est rare que quelques bêtes n'y trouvent pas la mort.

A certains intervalles, nous traversions des bosquets ombreux d'une délicieuse fraîcheur, à travers les branches desquels nous apercevions obliquement l'établissement des lépreux et nous voyions des hommes et des femmes aller et venir ; à la fin, nous entrâmes dans la plaine découverte, épuisés et les pieds endoloris,—quant à moi, du moins,—et nous avançâmes lentement vers Kalawao, le principal village lépreux situé à un mille et demi environ. Nous déposâmes nos paquets à l'habitation proprement bâtie, exclusivement réservée aux médecins inspecteurs et à leurs amis, et ayant commandé notre dîner de bonne heure, nous prîmes le chemin du village.

A première vue, un étranger pourrait prendre Kalawao pour un hameau prospère, de cinq cents habitants environ. Son unique rue est bordée de gentilles cabanes blanchies à la chaux, entourées de petits jardins aux fleurs éclatantes et aux gracieux bouquets d'arbres exotiques. Il repose si près du pied de la montagne, que de grosses pierres, détachées par les pluies, viennent tomber fréquemment, avec un bruit de tonnerre, sur les haies qui entourent le village.

Tandis que nous descendions la rue du village, le docteur Fitch recevait des saluts d'amitié de tous côtés. On l'attendait, car c'était l'époque de sa visite mensuelle et de nombreux cris de bienvenue, ainsi que *Aloka*,—le salut affectueux de cette race,—partirent de chaque porte, de chaque fenêtre

ou véranda. Quelques hommes robustes, qui étaient réunis en groupe, lancèrent leurs chapeaux en l'air et poussèrent trois hurrahs pour le kanka (médecin), finissant par un éclat de rire d'enfant. Jusque là, nous avions à peine regardé le visage de ces gens qui nous semblaient être la population la plus joyeuse et la plus satisfaite de la terre.

Il faut se rappeler que nous étions au crépuscule et que notre arrivée faisait sensation.

Sur la route, aux confins du village et le séparant de la mer, s'élevait une petite chapelle ; la croix qui surmontait son modeste clocher et celle plus grande, dans le cimetière au-delà, prouvaient que les pauvres villageois n'étaient pas délaissés dans leurs souffrances.

Comme nous approchions, la grille du cimetière s'ouvrit devant une troupe de gamins à la mine rieuse, qui nous accueillirent en nous saluant. Pour la première fois, je m'aperçus qu'ils étaient défigurés ; leurs visages étaient couverts de cicatrices, leurs pieds et leurs mains souvent estropiés et souvent saignants, leurs yeux semblables à ceux d'animaux à demi sauvages, leurs bouches informes et tout leur aspect profondément repoussant. C'étaient des lépreux, ainsi que tous ceux qui nous avaient accueillis pendant que nous traversions le village, tous lépreux, sauf de rares exceptions, et ces privilégiés habitaient deux petits hameaux sous les rochers, le long de la plage.

D'autres lépreux nous entourèrent à l'entrée du cimetière, ils couvraient les marches de la chapelle, curieux de voir un étranger, et, tandis que leur nombre s'accroissait, il semblait que le dernier arrivé fût plus hideux que les autres et que la corruption ne pût aller plus loin ; la mesure des misères de la chair était comble. Ils s'écartèrent d'eux-mêmes pour nous laisser passer et refermèrent le cercle derrière nous.

La porte de la chapelle était entr'ouverte, bientôt elle s'ouvrit toute grande et un jeune prêtre, s'arrêtant sur le seuil, nous souhaita la bienvenue. Il était vêtu d'une soutane usée et fanée, ses cheveux étaient emmêlés comme ceux d'un écolier et ses mains calleuses témoignaient d'un rude labeur, mais son visage rayonnait de santé et ses mouvements avaient l'élasticité de la jeunesse, tandis que son

joyeux sourire et sa sympathie affectueuse faisaient deviner un homme qui eût accompli de grandes choses dans n'importe quelle sphère et qui, dans celle qu'il s'est choisie, remplit la plus noble mission.

C'était le P. Damien, l'exilé volontaire, le seul homme sain au milieu de ses nombreuses ouailles. Il nous pressa de dîner avec lui : il savait bien qu'il nous invitait au repas le plus modeste, mais nous étions cent fois les bienvenus à partager tout ce qu'il possédait de meilleur. Lorsque nous l'eûmes assuré que notre dîner était préparé et que nous avions apporté de Hanolulu du beurre, de la farine et d'autres douceurs, il insista pour ajouter à notre menu une de ses volailles accompagnée de sa bénédiction.

Obéissant à son désir, les lépreux s'étaient dispersés ; alors le P. Damien alla chercher dans sa cabane une poignée de blé, dont il répandit quelques grains dans le cimetière en poussant un cri singulier. En un clin d'œil, des bandes d'oiseaux répondirent à son appel, ils semblaient arriver du ciel et des nuages, ils se posaient sur ses bras et becquetaient dans ses mains, ils se disputaient la place sur ses épaules, même sur sa tête, le couvrant de caresses et de plumes. Ce troupeau de volatiles dont un amateur eût été fier, était sa gloire et son délassement ; et cependant il sacrifia sans hésiter un couple de ces oiseaux favoris sur l'autel de l'amitié et nous dit au revoir.

Tel était le P. Damien de Kalawao.

(A suivre.)

# FARRAGHIT OU LE JEUNE ESCLAVE <sup>(1)</sup>

[*La Semaine Religieuse de Québec.*]

Je naquis à Kafouam, au Sud du Soudan, écrit Farraghit; j'avais deux ans lorsque mourut mon père. Je restai dans ma tribu avec ma mère et ma sœur plus jeune que moi. Notre temps était employé à cultiver nos champs de riz et de maïs ou à faire des corbeilles avec les feuilles de palmier. Un jour, ma mère se rendait avec ma sœur et moi et quelques habitants de notre tribu à un village voisin de Kafouam, quand nous nous vîmes tout à coup entourés par des marchands Touaregs qui nous dirent ;

—Laissez-vous prendre sans crier; si vous dites un mot, vous êtes tués sur-le-champ.

Et ces marchands Touaregs nous faisaient peur en nous montrant leurs poignards et leurs bâtons. Un nègre qui était avec nous s'avisa de crier : "Au secours," il fut immédiatement renversé par terre, tué comme une mouche, d'un fort coup de bâton. Un vieillard nègre, pris avec nous, voulut le défendre, il jeta sur les marchands une flèche qu'il portait sur lui, mais l'arme s'abattit sans force et ne fit qu'exciter la rage des Touaregs, qui frappèrent le vieux nègre à coups de poignard et le laissèrent mourir ainsi. Enfin, après avoir tué ceux qui voulaient se défendre, ces terribles marchands nous emmenèrent tous dans la tribu des Bambas.

Des Arabes achetèrent ceux d'entre nous qui paraissaient les plus forts. Ma mère, jugée bonne et solide pour travailler, fut envoyée de suite en service. Un Arabe cruel nous arracha notre pauvre mère, sans que nous pûmes lui dire adieu.

---

(1) Le récit qui va suivre est l'odyssée d'un jeune Nègre, longtemps esclave, racheté par les Pères blancs, et actuellement à Lille où il étudie pour devenir l'auxiliaire des missionnaires qui l'ont recueilli. Il est âgé aujourd'hui de 20 ans, il parle très correctement le français et l'italien, et cette relation écrite par lui-même prouve clairement en faveur de son intelligence.

Je restai seul avec ma petite sœur ; depuis lors, je ne revis plus jamais ma mère ; j'avais six ans environ, et ma sœur en avait quatre.

Le marché fini, la caravane se remit en marche à travers le désert : nos maîtres étaient à dos de chameaux, et nous, les pauvres esclaves, nous suivions péniblement à pied.

Les Touaregs faisaient des haltes très rares. Dans ces haltes, ils mangeaient un mouton ou une chèvre de leur troupeau, et ils nous jetaient les os comme à des chiens ; heureux encore ceux qui pouvaient les attraper.

Le repas terminé, nos maîtres se remettaient en route, l'esclave suivait son maître, poussant devant lui deux à trois cents moutons ou chèvres dont il était le gardien.

Au bout de deux jours de marche, ma petite sœur, fatiguée de cette route brûlante et si pénible à travers des sables, tomba épuisée au milieu du désert. Je restai à ses côtés tandis que la caravane continuait sa course. Mais un des maîtres Touaregs nous aperçut ; il vint à nous et se mit à crier et à nous frapper à coups de fouet pour nous faire avancer. Ma petite sœur pleurait beaucoup, car elle souffrait et ne pouvait avancer. Alors le marchand voyant qu'il ne pouvait tirer nul profit de cette esclave de quatre ans, l'assomma sous mes yeux à coups de bâton ; je vis mourir ma petite sœur... Puis le Touareg me menaça de la mort aussi, si je ne regagnais la caravane ; il me donna du bâton et du fouet jusqu'à ce que je fusse rentré avec mes compagnons d'esclavage.

Après quelques jours encore, la caravane arriva au terme du voyage. Les marchands Touaregs nous conduisirent au roi des Bambas ; ce roi acheta à la caravane une centaine de Nègres. Cinquante d'entre eux étaient destinés à être brûlés vifs, pour apaiser l'esprit du mal qui avait donné une forte fièvre au prince.

Je fus acheté pour un cheval et devins esclave du roi des Bambas.

Je remarquai devant la tente du prince une centaine de têtes de Nègres enfilées dans des cordes ; ce sont les restes des sacrifices humains que le roi offre à ses dieux. J'avais peur et chaque jour j'attendais un ordre qui me dise de me

laisser couper la tête pour le bon plaisir du roi. Au bout de quelques jours, je fus envoyé à Tombouctou avec quatre ou cinq autres Nègres, esclaves comme moi.

Je restai dix jours dans cette ville, attaché au service d'un maître méchant et très cruel : j'étais mené comme un animal ; toutes les heures je recevais des coups de fouet ou de bâton : je traînais la charrue ou je gardais les vaches et les troupeaux de mon maître. A la fin de la journée on me jetait, comme aux chiens, un morceau de pain sec et très dur, avec les os et les restes de la table des Touaregs.

Un jour nous quittâmes Tombouctou ; mes maîtres devaient me vendre à des Arabes dans un marché d'esclaves, qui avait lieu au milieu du désert. Je dus marcher beaucoup et je n'avais pas huit ans. Lorsque j'étais fatigué et que mes petites jambes refusaient de me porter plus loin, je voyais mes maîtres me faire des grands yeux, puis si je ne me levais pas pour suivre la caravane, les Touaregs venaient me frapper à rudes coups de fouets et de grosses cordes à nœuds.

Je fus vendu à des Arabes (car jusqu'ici j'étais chez les Touaregs.) Ces nouveaux maîtres me mirent dans la troupe des Nègres esclaves qui suivaient leur caravane, et comme je ne pouvais plus suivre les autres à cause de ma fatigue extrême, des Arabes me jetèrent avec quatre ou cinq Nègres comme moi, dans un sac (espèce de bât) qu'ils lièrent sur un chameau. J'étais étouffé dans ce sac, où nous étions six ; j'avais le corps plié de diverses manières, mes jambes et mes bras étaient rompus. Nous arrivâmes enfin chez un roi très puissant à qui je fus vendu : c'est la troisième fois déjà qu'on me vendait. Je fus échangé, avec quatre de mes compagnons, contre un chameau. Le roi très méchant auquel je fus vendu avait plusieurs centaines d'esclaves et près de mille femmes. On nous conduisit dans la tente de ce roi.

Il nous examina un par un, nous fit ouvrir la bouche pour voir si notre dentition était forte et si le palais était solide il vit aussi nos jambes et nos bras afin de connaître quelle était la force musculaire de chacun de nous. Puis il nous fit sortir de sa tente et parut avec un air sévère ; j'eus peur et crus qu'il allait nous manger. Il s'assit à l'entrée de sa tente : trois de ses femmes soutenaient de grands parasols au-

dessus de sa tête, pour le garantir de l'ardeur du soleil ; quatre autres femmes étaient debout derrière lui.

On amène alors devant le roi une centaine de ces esclaves, hommes, femmes et enfants. Ces infortunés sont choisis pour être sacrifiés aux fétiches du roi ; le reste des esclaves va assister à cette boucherie humaine. Les grands de la tribu se tiennent prosternés devant le prince, sans pouvoir approcher de la chaise plus près que de vingt pas.

Enfin le sacrifice va commencer ; je vois devant moi une centaine de nègres, de négresses et de négrillons qui vont périr. Voici comment je les ai vus tomber. La première victime fut un esclave de 50 ans environ. Il fut amené sur un piédestal devant le roi ; on lui lia les mains derrière le dos, et cet homme se laissa faire sans donner aucune marque de douleur ni de crainte ; son air était ferme devant la mort. Un bourreau prononça sur lui quelques paroles mystérieuses ; ensuite, d'un seul coup de sabre, il lui sépara la tête du corps. La tête fut portée au roi : celui-ci la frappa du pied et la fit déposer à ses côtés. Le corps, après avoir été quelque temps à terre, pour laisser au sang le temps de couler, fut emporté par des hommes et jeté dans un lieu voisin du camp. Le roi alors se leva, trempa sa main dans le sang et se lècha les doigts.

Mes cent compagnons furent ainsi exécutés successivement : leurs têtes étaient déposées l'une sur l'autre près du roi. Lorsque cette boucherie fut terminée, le roi nous regarda avec un air farouche et nous dit :

“ Si vous ne voulez pas faire ce que je vous dirai, vous subirez le même sort : vos têtes me serviront de trône.”

J'eus beaucoup à souffrir dans cette tribu du roi des Bambas. Lorsque j'étais fatigué de travailler et que mes petits bras refusaient de servir plus longtemps, mes maîtres me donnaient comme toujours des coups de fouet et de cordes à nœuds. Ma nourriture était celle que je pouvais trouver, les os qui restaient du repas de mes maîtres, les dattes que je volais dans le jardin des Bambas, un peu de farine pétrie avec de l'eau. Je vécus ainsi pendant six mois environ, lorsque je fus vendu une quatrième fois à des Arabes qui me firent aussi beaucoup souffrir : après le marché il fallut

suivre, non sans d'immenses fatigues, la caravane dans le désert.

Tout le long de la route, on ne rencontrait que des cadavres séchés ou en putréfaction : c'étaient des esclaves massacrés par leurs maîtres. Je ne savais pas encore bien ce que c'était que la mort ; je croyais que lorsque les Arabes assommaient un Nègre, celui-ci tombait dans un profond sommeil pour se réveiller ensuite. Mais lorsque je vis ces cadavres en putréfaction, ces squelettes, j'eus peur, et je compris que c'était triste d'être tué. J'avais seulement huit ans, et toujours mes maîtres me menaçaient d'être massacré si je ne leur obéissais pas ou si je ne voulais plus suivre la caravane.

Cette fois nous étions plus de cent esclaves nègres ; voici comment nous suivions nos maîtres Arabes dans le désert : hommes, femmes et enfants nègres ont tous leurs fonctions ; chacun a une partie de troupeau de son maître à conduire. Ces troupeaux se composent de moutons et de chèvres.

Des esclaves ont aussi un ou deux chevaux à diriger. Les pauvres Nègres doivent prendre grand soin de leur charge ; s'ils n'avancent pas assez vite, ce n'est pas l'animal qui reçoit le coup de fouet, mais bien le Nègre. Si un mouton ou une chèvre s'échappe, l'esclave reçoit des coups de bâton jusqu'à ce que son bourreau en ait les bras rompus.

Dans notre caravane, les esclaves étaient divisés par bandes. Nous étions dans chaque bande 40 à 50 Nègres, de tout âge, de tout sexe, de toute tribu du centre de l'Afrique ; nous marchions les uns à la suite des autres.

Si les esclaves veulent se révolter ou fuir, voici comment ils sont traités. Un fort anneau de fer serre le cou du premier esclave, à cet anneau en est rivé un autre plus petit, dans lequel passe une longue chaîne qui relie tous les Nègres ensemble, régularise leurs mouvements et les empêche de fuir.

Si le temps ne presse pas, la bande va lentement, réglant sa marche sur les plus vieux et les plus débiles ; mais si le temps presse, les maîtres vous frappent à coups de fouet et de nerfs de bœuf. Qu'il est triste alors de voir les vieillards et les malades ! Ils s'accrochent en désespérés à leurs com-

pagnons de misère et quand la bande s'arrête, pour respirer une minute, il en est qui restent suspendus à leurs coliers comme une masse inerte.

Des drames épouvantables ont marqué souvent ces minutes de repos. Le pauvre esclave Nègre est-il à bout de forces, on le frappe et on le frappe toujours ; il faudrait quelques minutes aux maîtres arabes pour dénouer la chaîne, mais les minutes paraissent des heures à ces méchants et cruels marchands d'hommes. Que se passait-il alors ?...on lui coupait la tête, et la bande allégée reprenait sa marche.

Dans le désert, j'ai assisté à la fantasia des Arabes et au pillage des tribus Nègres. La fantasia est une fête qui consiste à simuler une guerre et à tirer un grand nombre de coups de fusils ou, pour dire comme les Arabes, "à faire parler la poudre..." Ces enfants de l'Afrique, montés sur leurs chevaux, courent à toute vitesse dans un vaste espace de terrain ; ils agitent leurs fusils, les jettent en l'air et au moment où ils les reçoivent, ils appuient sur la gâchette et le coup part. Je n'avais jamais vu un fusil, j'étais terrifié lorsque j'entendais la détonation de cette arme, je pensais que mes maîtres les Arabes avaient pris au ciel le tonnerre et qu'ils l'avaient dans leurs mains pour nous punir et nous tuer.

Voici comment s'arrangent les Arabes pour piller une tribu Nègre et prendre les habitants comme esclaves. L'armée des Arabes se dirige en silence vers une tribu, qui ne s'attend pas à être attaquée (car il n'y a pas de déclaration de guerre). Lorsque la nuit est arrivée, que les Nègres dorment et que les feux sont éteints, l'attaque ou plutôt l'irruption se fait sur tous les points à la fois. Des Arabes se précipitent sur les huttes avec un élan irrésistible, garrottent ceux qui se rendent, tuent ceux qui se défendent et pillent les habitations. La fuite est impossible ; il n'y a de choix qu'entre la mort et l'esclavage : la mort certainement serait préférable, mais le Nègre s'attache à la vie, pour misérable qu'elle soit et de là vient que la résistance est presque nulle et le nombre des prisonniers fort considérable.

Ce n'est qu'aux premières heures du jour que l'on peut bien juger du désastre de la nuit. Un amas de cases fumant

tes, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants abattus, mornes, regardant d'un œil stupide ce qui, naguère encore, était leur tribu, l'armée des Arabes dansant sur les ruines et ajoutant les insultes et les outrages à la douleur du vaincu.

Voilà ce que j'ai vu bien des fois ; voilà comment les Touaregs ont cerné Kafouam, ma tribu, pris ma pauvre mère et ma petite sœur. Voici comment des hommes volent d'autres hommes pour en faire des esclaves, qui sont traités comme de vils animaux, et qu'ils massacrent et tuent selon leur bon plaisir.

Dans la marche, au milieu du grand désert (j'étais alors âgé de neuf ans), les Arabes, nos maîtres, tous Musulmans, faisaient chaque soir leurs prières et leurs prostrations. Ils voulaient que nous fissions la même chose qu'eux. "Mais, dis-je un jour, je ne sais pas prier Mahomet, moi, je ne connais pas ce Mahomet, qui a des adorateurs si méchants ; je ne puis pas faire comme vous."

Alors le Kirangozi, ou guide de la caravane, me fit donner des coups de bâton pour avoir parlé ainsi. Puis il força tous les Nègres esclaves à faire la prière des Musulmans ainsi qu'eux. Par crainte de nouveaux coups, nous nous mîmes à genoux comme nos maîtres. Ils étaient tournés vers l'Orient et faisaient une multitude de gestes et de contorsions, ouvrant les bras, puis les croisant sur la poitrine, ensuite regardant le ciel, puis baisant la terre en disant : Allah ! allah ! Akbar ! O mon Seigneur, mon roi Allah ! Allah !

Et nous, nous faisons absolument comme les Arabes, sans savoir ce que c'était.

Je fus pris un jour à rire pendant la prière : je fus aussitôt bâtonné, et mon sang coula.

Après la prière, nous nous remîmes en marche ; encore ici j'eus beaucoup à souffrir.

J'étais exténué et mes maîtres voulaient absolument me faire marcher et courir avec les autres Nègres ; je refusai et cherchai l'occasion de m'échapper, lorsqu'un Arabe vint à moi avec son poignard et m'en porta un coup de plat dans le flanc droit. Je ressentis d'atroces douleurs, le coup fut porté si raide que j'eus une côte brisée et un nerf coupé. Je vis

le sang couler en abondance et je tombai évanoui. Un Arabe alors me prit sur ses épaules et me reconduisit à la caravane ; il me mit dans un sac sur le dos d'un chameau ; c'est là que je repris connaissance. Dans ce sac de toile épaisse l'air entrait difficilement.

Le coup de poignard que j'avais reçu m'arrachait encore souvent des cris, surtout quand j'étais ballotté par la course du chameau : chaque mouvement, chaque choc était pour moi un nouveau coup de poignard. Au bout de quelques jours, le chef Arabe me fit descendre du chameau, me tira hors du sac et me dit de marcher avec les autres esclaves.

Je n'étais pas encore solide et je boitais ; chaque pas me causait des douleurs, et je fus obligé de marcher et de suivre toujours mes maîtres à travers le désert brûlant.

Peu à peu, la plaie se cicatrisa, mais je boitais toujours et je souffrais encore.

Après huit jours de marche, la caravane s'arrêta dans une oasis, les Arabes prirent leur repas et nous jetèrent les os et les restes de leur viande ; nous mourrions de faim et de soif et nos maîtres ne voulaient rien nous donner. Je mangeai des insectes et des sautrelles, un peu de feuilles de *Sutama* et de la terre rouge. Tout cela ne nous rassasiait point. Comme j'étais gardien de cinquante bœufs (moutons) et de quelques chèvres..... je m'entendis avec deux de mes petits compagnons pour soulager notre faim et notre soif.

Après leur repas les Arabes s'endormirent ; je profitai de ce moment pour enlever un agneau près de mes maîtres endormis. Nous allâmes nous cacher derrière un arbre, un de mes compagnons tint la gueule de l'agneau, afin de l'empêcher de crier, puis, comme je n'avais pas de couteau, je pris de grands roseaux effilés, et je m'en servis pour faire des incisions au cou de l'agneau ; chacun notre tour nous sucions le sang qui coulait de cette plaie. Quand l'agneau fut mort, je pris des branches d'arbres et quelques herbes sèches, puis avec deux cailloux je fis jaillir quelques étincelles qui mirent le feu aux herbes.

Alors nous déchirâmes l'agneau et chacun à notre tour nous passâmes notre morceau de chair au feu, et nous pûmes ainsi assouvir notre faim extrême.

Le repas fini, je fis un trou dans le sable et jetai les restes de l'animal égorgé, effaçant du sol toute trace de sang, jetant au loin les débris du feu. De cette manière mes maîtres ne s'aperçurent de rien.

Après avoir tué et mangé cet agneau, je reviens au camp, mes maîtres étaient encore endormis ; quelque chose de terrible allait se dérouler dans le désert. Un esclave nègre, âgé de vingt-cinq ans environ, voulut pousser tous les autres esclaves à se révolter ; nous refusâmes, car nous étions trop faibles contre les Arabes nos maîtres. Cet esclave voulut faire à lui seul ce qu'il voulait voir faire par nous tous : il s'arma d'un énorme bâton et vint nous dire qu'il allait tuer les maîtres Arabes qui nous faisait tant souffrir. Alors plusieurs esclaves de dix-huit à vingt ans se joignirent à lui. Ils prirent chacun un énorme bâton et vinrent au camp.

Près de la tente du chef Arabe se trouvaient deux gardiens endormis. Le Nègre, auteur de la révolte, frappa l'un des gardiens d'un coup de bâton, et les autres Nègres se ruèrent sur le second. Mais le bruit des coups et des cris des victimes réveillèrent tout le camp. En un instant, les Arabes étaient sur pied et voyaient qu'ils étaient dans une mauvaise situation et qu'ils devaient user de moyens énergiques pour ramener la paix. Le Nègre de vingt-cinq ans, homme robuste et taillé d'une manière colossale, s'acharnait toujours sur le gardien qu'il avait frappé ; il était transporté de rage et de furie, ses yeux étaient rouges de sang, et son front couvert de sueur, il déchirait sa victime..... lorsque les Arabes vinrent immédiatement garrotter les revoltés et les mettre hors d'état de se défendre. Alors commença ce drame épouvantable dont on ne peut se faire une idée : les Arabes voulurent montrer aux autres Nègres ce que coûte une révolte, et voici ce que mes yeux ont vu, et que ma bouche ose à peine raconter.

Le Nègre qui avait poussé ses compagnons à la révolte arriva devant le chef de la caravane, les mains liées derrière le dos ; la mort l'attendait ..... un Arabe en effet lui porta un coup de poignard en pleine poitrine, l'esclave tomba, baigné dans son sang. Alors on représenta aux autres Nègres que la révolte est punie ainsi par la mort. Ce n'est pas tout : les

autres esclaves qui s'étaient révoltés aussi et qui avait tué le second gardien, subirent leur peine. Ils avaient un baillon en forme de croix qui devait les faire horriblement souffrir : on leur passa le bout pointu dans la bouche ; il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et par conséquent de parler. J'ai vu de près mes malheureux compagnons, ils avaient presque tous les yeux hors de la tête. Quelques-uns étaient baillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes. C'était un spectacle horrible de voir l'animation, les gestes, les contorsions de tous ces Nègres.

On les traîna un par un devant le chef, et en notre présence, pour nous effrayer. Ils s'avançaient, tristes, sans proférer une parole ni pousser un cri ; plusieurs avaient deux larmes qui perlaient sur leurs joues. Au signal donné, les têtes tombaient, le sang coulait de toutes parts, l'Arabe qui faisait l'office de bourreau en était couvert, et les malheureux qui attendaient leur tour derrière l'exécuteur, étaient comme teints en rouge. Il y en eut qui furent attachés à un arbre ou à un poteau, condamnés à mourir de faim ou à être dévorés par des bêtes féroces ; c'était un étalage public de cadavres : on les plaçait dans toutes sortes de positions, et ils étaient exposés jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en pourriture. Leurs têtes étaient placées au haut des piques des Arabes, et on nous les montrait pour nous effrayer et nous faire obéir. Le sang de mes compagnons massacrés étaient recueilli dans des Calebasses pour en arroser la tombe des deux Arabes.

(A suivre.)